

Le Samedi

VOL. I.—NO. 12.

MONTREAL, 31 AOUT 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

ASSURANCE CONTRE LE FEU ET POUR LA VIE
(UNE FLAMMECHE DE LOCOMOTIVE)



Elle.—J'ai quelque chose dans l'œil.

Lui.—C'est une étincelle ; la voilà... Mais je n'ai pu vous ôter celle qui me brûle les deux yeux.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 31 AOUT 1889.

CHASSE-SPLEEN

La politique est l'art d'être à côté de la question.

La calomnie est un mensonge qui a fait ses dents.

Il y a des vieilles scies qui ont des dents de sagesse.

Un pauvre reconnaissant serait généreux s'il était riche.

Bien des cordonniers n'aimeraient pas à être jugés par leurs paires.

Tout est permis en amour : mais la flirtation n'est qu'un demi permis.

L'expression "Saucissons crus de Lyon," est plus vraie qu'on ne pense.

La santé vaut mieux que la richesse ; mais la richesse est une invalide bien intéressante.

Les femmes qui se servent de poudre ne partent pas plus vite que celles qui n'en usent pas.

Dans la cuisine révolutionnaire, les niais font le plum-pudding, et les habiles le mangent.

Un ivrogne parlant de son verre :—Quand il est plein je le vide, quand il est vide je me plains.

On bâtirait un beau temple à la justice avec toutes les pierres que les pêcheurs jettent à l'innocence.

Les champignons ne poussent qu'après un orage ; c'est pour cela probablement qu'ils viennent en parapluié.

A présent que nous avons le pavage en bois, il sera extrêmement imprudent de dire d'un cocher qu'il a brûlé le pavé.

Le respect est une barrière qui protège également le grand et le petit ; chacun de son côté peut se regarder en face.

Il vient de se former un club de cricket qui s'appelle : *Le club des œufs couvés*, parce que les œufs couvés ne se battent pas.

Il y a, en général, une présomption défavorable contre ceux qui manient de l'argent et aussi contre ceux qui n'en manient pas.

"La parole est d'argent et le silence est d'or," mauvaise maxime que les membres du barreau refuseront toujours de reconnaître.

Le diamant tombé dans un fumier n'en est pas moins précieux, et la poussière que le vent élève jusqu'au ciel n'en est pas moins vile.

Aux Etats-Unis, où l'on est continuellement en élections, on vient de constater qu'il n'y a qu'un seul état douteux : celui du mariage.

C'est bien beau d'être l'architecte de sa propre fortune ; mais j'aimerais mieux être l'architecte d'un autre monsieur dont la fortune est déjà faite.

Si vous voulez être bien reçu d'une femme, profitez du moment où tout le monde vous écoute pour lui dire que vous êtes de vieilles connaissances.

Inconséquences de la langue française ! Si vous voulez décrire un malheureux vous le faites coucher sur la paille ; si vous voulez parler d'un homme riche, vous mettez du foin dans ses bottes.

Il vient de se former une compagnie pour utiliser tous les puits abandonnés. Elle les coupera en sections de trois pieds et les revendra aux compagnies de télégraphe, de téléphone et d'éclairage électrique pour faire des trous de poteaux.

Une jolie coquille cueillie dans un journal :
"Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que M. X. va beaucoup mieux. L'appétit est revenu, et, avec beaucoup de foin, notre digne ami aura bien vite recouvré ses forces."

Un Américain défalcaire qui est venu enrichir la colonie de Montréal disait à son fils :

—Vois-tu, voilà le vrai chemin pour arriver à la fortune ; tu prends à droite, tu prends à gauche, et puis tu prends devant toi.

Le Bey d'Alger ayant appris que le Bey de Tunis, qui avait perdu son trône, avait le secret de convertir les plus vils métaux en or, lui restitua ses Etats en échange de son secret. Le Bey de Tunis remplit sa promesse et lui envoya une charrue, la base de la richesse nationale.

Un banquier disait un jour devant Alexandre Dumas, père :

—Les artistes doivent être pauvres.
—Oh ! monsieur, c'est beaucoup dire, répliqua Dumas. C'est comme si l'on disait que les banquiers ne doivent pas avoir d'esprit.

L'ART DE FAIRE BON MENAGE

Trouvé dans un vieux bouquin à reliure de parchemin renfermant les écrits du fils de Brahma. C'est encore la base de la loi qui régit le ménage dans les Indes.

1. Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre pour la femme que son mari.

2. Si son mari rit, elle rira ; s'il pleure, elle pleurera.

3. Si son mari s'absente, elle doit jeûner, coucher par terre et s'abstenir de toute toilette.

4. Si son mari la gronde, elle doit le remercier de ses bons conseils.

5. S'il l'a bat, elle doit lui prendre les mains, les baiser respectueusement et lui demander pardon d'avoir provoqué sa colère.

6. Si le mari est trompé par sa femme, il peut la brûler, ou la crucifier.

Et voilà ! C'est court, n'est-ce pas, chères lectrices, et cependant je doute fort que cette loi ait le don de vous plaire. Cependant, il n'y a jamais de chicane aux Indes.

Un mot sur un avare devenu complètement aveugle :

—C'est singulier, si aveugle...et si regardant.

LES GASCONNADES

Un député gascon a été passer quelques jours en Algérie. A son retour il raconte à ses collègues ses exploits cynégétiques.

—Oh ! les lions, dit-il, cela ne me fait pas peur. J'en ai tellement l'habitude ! Ainsi, dernièrement, j'ai trouvé une lionne en me promenant, eh bien ! je lui ai coupé la queue avec mon canif.

—Pourquoi ne lui avez-vous pas plutôt coupé la tête ?

—On la lui avait coupée la veille.

—Oh ! mon cher, disait un Marseillais, je suis le plus heureux des pères ! Ma fille m'a brodé un tapis de table, et les fleurs paraissent si naturelles qu'on croit respirer l'odeur des jasmins et des violettes !

—Et moi, mon ami, dit le Gascon, c'est bien plus fort ! Ma fille aînée m'a fait un fauteuil en tapisserie avec des guirlandes de roses, et lorsque je m'y suis assis pour la première fois, les épines m'ont piqué ! (Portant la main à la partie blessée.) Bagasse ! ça me cuit encore !

Deux commis-voyageurs en quincaillerie vantent les coffres-forts vendus par leurs maisons :
Le Marseillais.—Mon patron, il a inventé le coffre-fort incombustible ; pour l'éprouver, on a mis un coq dedans et on l'a fait chauffer à blanc, puis on a ouvert avec précaution et le coq il est sorti en chantant.

Le Gasconnaise.—Dans ma maison, on a fait une autre expérience. On a mis une poule dans le coffre, puis on l'a placée dans le haut fourneau des forges de Pamiers. On l'a ouvert quand il allait être en fusion.

Le Marseillais.—Je pense que votre poule elle était calcinée.

Le Gasconnaise.—Non, elle était gelée.

Dis-donc, Cabazan, quand tu dors, est-ce que le tonnerre te réveille ?

—Tu badines ?... Le tonnerre, c'est moi qui le réveille, quand ze ronfle !

Le capitaine Pamphile, terminant un récit de chasse :

—J'avais blessé la bête assez grièvement, et je la suivais avec la ténacité d'un indien, pour l'achever "à coups de crosse !"

Or, il s'agissait... d'une alouette !

Un soir, dans une petite ville du midi, un baryton effectuait son troisième début.

Du parterre, on lui lance une botte de foin. Sans se déconcerter, notre artiste la prend, la défait et l'éparpille sur le devant de la scène, dans toute la largeur de celle-ci.

Puis, s'adressant aux spectateurs, après les trois saluts de vigueur :

—Messieurs, annonce-t-il, vous êtes servis.

SANS NUAGES

Deux amies de pension qui ne se sont pas vues depuis des années se rencontrent sur le *Québec*. Après les premières expansions, l'une d'elles s'écrie :

—Mais vous êtes en deuil, chère amie ! Auriez-vous perdu un proche parent ?

—Mon mari, hélas ! Dieu me l'a enlevé après dix ans d'une séparation sans nuages !

BONNE PRÉCAUTION

A la gare du Pacifique, un train va partir. Dans un des chars, se trouvent plusieurs chasseurs et un pêcheur à la ligne.

—Messieurs, dit un employé, en s'adressant aux voyageurs, afin de prévenir tout accident, le règlement exige que les armes soient déchargées.

Au même instant on voit le pêcheur enlever discrètement les hameçons de sa ligne.

LE SAMEDI

La crainte de l'insuccès nous avait induit à donner au SAMEDI de modestes débuts. La chute eut été moins douloureuse. Cette première inquiétude traversée, nous nous livrons ingénument au plaisir de nous sentir pousser tranquillement, comme tout ce que le bon Dieu a bien voulu laisser germer. Notre floraison, à nous, c'est la clientèle ; et comme tous les jours nous voyons le SAMEDI enfoncer une racine de plus dans cette publicité qui fait la bonne végétation, nous pouvons aujourd'hui braver un peu plus le grand air et le soleil. Voilà ce qui explique l'agrandissement du format avec tous les accessoires du papier et de l'impression de luxe.

Nous avons la prétention d'avoir essayé un genre inconnu à la presse française de l'un ou l'autre continent. Nous ne visons ni à l'originalité, ni au bel esprit, ni à la supériorité littéraire des grandes publications en vogue ; mais nous avons adopté une manière particulière d'enregistrer la gaité du jour dans un format suffisamment considérable et avec une telle variété de sujets, que le SAMEDI soit, non pas un passe-temps, mais une lecture.

Le temps développera les améliorations que nous avons en vue et qui, nous en avons maintenant l'assurance, ne manqueront pas de se hâter.

Sarah Bernhart vient d'étonner le monde parisien en déployant une force de nerfs prodigieuse. On sait que Damala, son mari, est mort la semaine dernière, et depuis leur réconciliation les deux époux faisaient un excellent ménage. La grande actrice n'a pas voulu s'éloigner des restes mortels de son mari, elle a même assisté à la pénible opération de l'embaumement. Lorsque le temps de le déposer dans son cercueil fut venu, il fallut descendre le défunt d'un étage dans son fauteuil. D'après le rit grec, le prêtre doit bénir le corps avant son entrée dans le cercueil. Pendant ce trajet et cette dernière cérémonie, Sarah, quoiqu'écrasée par la douleur et pleurant à chaudes larmes, n'a pas cessé un seul instant de lui tenir la tête.

LES MARIAGES PRÉCOCES

On a vu plus d'une fois la race canadienne ridiculisée pour sa tendance à favoriser les mariages dans la première période de la jeunesse. Voilà maintenant que la société parisienne se range à notre avis, comme nous l'indique l'article suivant du *Figaro* :

En cette saison d'Exposition centennale et de fêtes sur toute la ligne, la haute société française semble avoir adopté pour refrain de prédilection le : *Gai, gai, marions-nous !* de la vieille chanson des aïeux. Jamais on n'a vu série plus interminable et plus brillante de mariages que cette année parmi l'aristocratie de notre pays, et il n'est guère de familles enrégistrées à l'Armorial qui n'aient figuré, depuis quelques mois, sur les bancs de la mairie. Le flambeau de l'hymen est devenu un lustre aux mille branches, et les fleurs d'oranger vont faire prime tant on se les dispute.

Le monde qui fait les beaux contrats et les belles corbeilles de nocces a une tendance marquée à marier maintenant ses enfants de bonne heure. Les pères, instruits à l'école des joyeux viveurs de l'Empire, acteurs ou témoins de l'existence à grandes guides qui caractérisait la jeunesse d'alors, sont désireux de préserver leurs fils des écarts

auxquels ils ont participé ou dont ils ont été les spectateurs. Ils ont connu les ruines, les désordres, les situations perdues, les blasons compromis, les morts prématurées, résultats de ces belles années jetées à tous les vents, et ils entendent faire bénéficier leur progéniture de l'expérience acquise. Laisant juste le temps à celle-ci de jeter sa gourme, au sortir du volontariat ou de l'école de Saint-Cyr, ils l'enchaînent dans les liens conjugaux et s'efforcent de lui faire trouver l'émour dant le mariage au lieu qu'elle le poursuive en vain parmi les buissons épineux de la route.

Le chef de la noblesse de France a donné la doctrine et prêché d'exemple sur ce point : vous avez vu, en effet, le comte de Paris fiancer, le mois dernier, son fils le duc d'Orléans, à peine âgé de vingt ans, à la princesse Marguerite d'Orléans. L'impulsion est acquise et le vieux dicton : il faut que jeunesse se passe ! est rayé désormais du code des familles. La jeunesse se passera toujours, hélas ! mais au foyer conjugal et à l'aide des joies permises et fécondes. L'époux n'apportera plus dans la couche nuptiale les restes d'une ardeur qui s'éteint et la classe supérieure cessera de se perpétuer en un sang appauvri. La race redeviendra ainsi forte et vaillante, et lorsque le théâtre voudra incarner un fils des Croisés ou une héritière du Sacré-Cœur, il faudra qu'il nous exhibe d'autres types qu'un gommeux rachitique et crachant ses poumons ou une poupée pâlotte et n'ayant plus que le souffle, comme c'est la règle aujourd'hui.

D'autre part, vous savez que les mères de notre époque ont évincé de la circulation la femme entre deux âges. Il n'y a plus par le monde élégant de femme de cinquante ans et franchement, il n'y a pas à se plaindre de la disparition de cet être mixte qui relevait du masculin presque autant que du féminin et avait assez l'air le plus souvent d'un gros monsieur en travesti. La mode des perruques de toute nuance, les teintures faciles, les préparations pour maigrir ou engraisser à volonté, la façon des robes qui n'astreint plus les femmes à une forme exclusive, mais laisse le chemin libre à toutes les fantaisies, ont fait ce miracle.

La femme saute maintenant de trente-cinq à quatre-vingts ans et ne connaît plus ce terrible interrègne où, se sentant si désagréable à regarder, elle se faisait si peu aimable à entendre. La période critique de la cinquantaine est esquivée : vous ne rencontrez plus dans les salons que des femmes jeunes ou des douairières, ces adorables douairières avec leurs cheveux blancs comme de la neige, leur indulgent sourire, leurs mains si douces en leurs tons d'ivoire. Les occiputs gris-pommelés n'ont plus cours, pas plus que les bonnets à fleurs et les tire-bouchons.

Cet aimable résultat n'est pas sans conséquence sur les mariages du jour. Gardant l'aimable aspect du lendemain de leurs nocces, les mères de notre temps en conservent aussi les mêmes habitudes d'existence, la libre allure, le goût du plaisir, le besoin de participer à toutes les manifestations de la mode et, dans ces conditions, la présence de grandes filles auprès d'elles devient un embarras, charmant si vous voulez, mais dont elles souhaitent de s'affranchir le plus promptement possible. Il y a dans la maternité militante à exercer près d'une fille à marier une attitude à observer, une surveillance à pratiquer qui deviennent une gêne de chaque jour pour nos mondaines de qualité.

Aussi n'ont-elles qu'un rêve : se décharger sans retard de la responsabilité qui leur incombe et passer la main à un gendre dans le rôle à tenir envers leur progéniture. De là, l'invention des bals blancs si favorables à la conclusion rapide des mariages. Rien que des aspirants fiancés entrant dans la danse et M. le maire tout prêt pour liquider devant son écharpe les figures du cotillon. Une saison de bals blancs suffit généralement à présent pour amener une jeune fille à la mairie, et quand vous voyez une maîtresse de maison lancer des invitations pour une série de ces fêtes à la fleur d'oranger, vous pouvez vous dire qu'une soirée de contrat en sera l'apothéose.

La mode est maintenant à la signature des contrats à grand orchestre. Le beau monde ne célèbre plus les nocces le verre en main. Les jouis-

sances qui marquaient le jour du mariage ont lieu au paraphement des actes notariés. Etant données les habitudes pratiques de notre siècle en matière de mariage, l'usage est plus logique, car ainsi on fête la dot, ce mobile suprême de la plupart des unions. L'exposition du trousseau et de la corbeille complète la cérémonie. Les filles d'Eve à la veille de recevoir l'anneau nuptial ont très habilement imaginé ce moyen pour obliger non seulement leurs fiancés, mais leur parenté et leurs relations, à "éclairer" avec faste le contrat. Le flambeau de l'hymen n'est plus une vaine figure de rhétorique. L'amour-propre vient aiguillonner la générosité des donataires, car en dehors de l'assistance à l'exposition de la corbeille, la publicité des journaux apprend ses magnificences *urbi et orbi* et dénombre la liste des cadeaux avec le nom de ceux qui les ont offerts. Impossible, dès lors, de ne pas délier largement les cordons de sa bourse, sous peine de démeriter aux yeux de la galerie.

Cette coutume est une importation anglaise. De l'autre côté du détroit, un beau mariage a-t-il lieu ? vite toutes les feuilles en parlent, décrivent la cérémonie, citent les personnes qui composaient l'assistance, signalent les toilettes, énumèrent pièces à pièce les articles du trousseau et indiquent leur origine et leur provenance. Tel bijou a été offert par M. X... ; tel autre par Mme Z... et ainsi jusqu'à l'épuisement des écrins, des coffrets, des richesses de toute espèce de la mariée. Rien n'est omis. C'est donc à tort qu'on accuse la presse française d'avoir inventé l'indiscrétion en matière de corbeilles de nocces. Les journaux anglais, là, ont tiré les premiers.

Devant les comptes rendus féériques dont sont l'objet les expositions de corbeilles de nocces, la masse s'imaginerait volontiers que les contrats de mariage parmi le monde aristocratique recèlent des chiffres fabuleux. Considérant la situation des familles qui s'allient, leur grand état de maison, la splendeur des cadeaux de nocces, on se figure que ce sont des millions qui s'additionnent à des millions sur l'acte passé devant Me Corbin et Me Lebègue, son très cher collègue, comme dit la chanson. Il faut en rebattre de ces illusions dorées. C'est une règle dans l'aristocratie de ne point dépasser un certain taux pour les dots. Très souvent même, elle ne se donnent qu'en rentes, et quinze à vingt-cinq mille francs l'an sont chiffre consacré.

Le logement donné au nouveau couple est généralement le corollaire de la dot. On estime qu'un jeune ménage a tout profit à ne pas être à la tête d'un état de maison trop considérable et qu'il faut réserver les capitaux pour l'établissement des enfants à venir. Les gros sacs en dots sont laissés à celles qui n'ont pas de parchemins à y joindre et sont réduites à les acquérir par contrat de mariage. "Il est tout juste qu'elles paient la couronne qui arrive à leur trousseau, disait Mlle de N... ; nous, nous la tenons de famille, c'est une économie pour la corbeille de nocces."

Les apports matrimoniaux qui se chiffrent par millions sont tout à fait exceptionnels parmi l'aristocratie française, et lorsqu'ils se produisent, c'est presque toujours à titre d'héritage déjà possédé par les conjoints. Les nouveaux ménages jouissent de la grande installation, à la ville et à la campagne, de leurs parents, participent à leur faste et n'ont guère à dépenser leurs revenus que pour leurs frais de toilettes et leurs fantaisies de poche. Il n'est point nécessaire, dans ces conditions, d'avoir des centaines de mille francs par an à sa disposition pour faire belle et digne figure dans le monde.

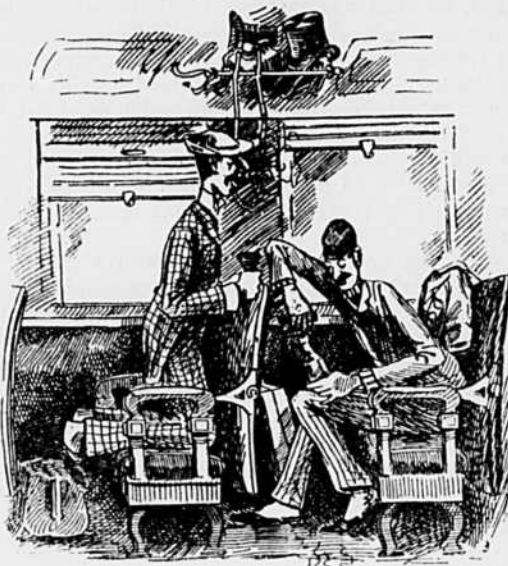
Quand, donc, vous voyez signer parmi l'aristocratie un contrat ultra-doré, soyez sûr qu'à la source de ce pactole se trouve, à plus ou moins de distance, une caisse d'industriel ou de banquier. Entre familles pures de tout alliage dans leur ascendance, on se donne le lustre de ne point enfler le chiffre de la dot lorsqu'on marie ses enfants, car on trouve que bon sang suffit à la besogne. Mais ces familles là se font de plus en plus rares, en notre temps de pêle-mêle social, et ce ne sont pas messieurs les notaires qui s'en plaignent !

LA RENCONTRE D'UNE BOUTEILLE ET D'UN TIRE-BOUCHON



I

Premier voyageur.—Pristi ! j'ai oublié mon tire-bouchon.



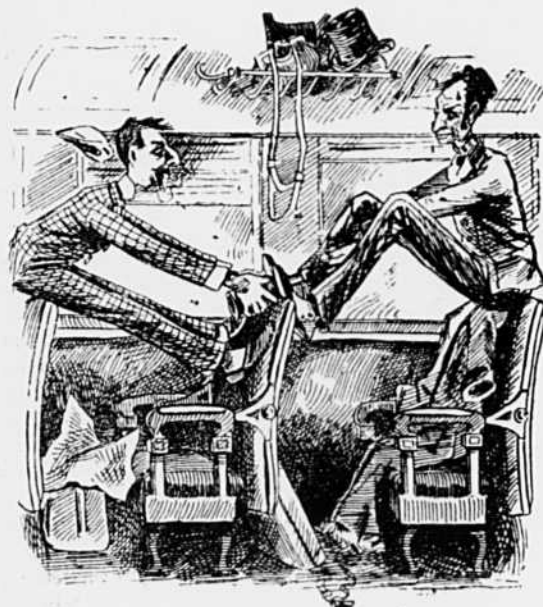
II

Second voyageur.—Pardon, monsieur, mais comme j'ai oublié ma petite provision, mon tire-bouchon est à vous.



III

—Attendez que je vous donne un coup de main.



IV

—Bigre ! C'est plus qu'un coup de main qu'il faut. Allons y du pied.

LES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Un étranger se vante de connaître assez bien le français pour être certain de ne pas faire une faute d'orthographe en écrivant une phrase quelconque.

On parie un diner.

Ecrivez, dit notre ami, et il se met à dicter une simple phrase.

Un instant après, l'étranger lui montrait les lignes suivantes :

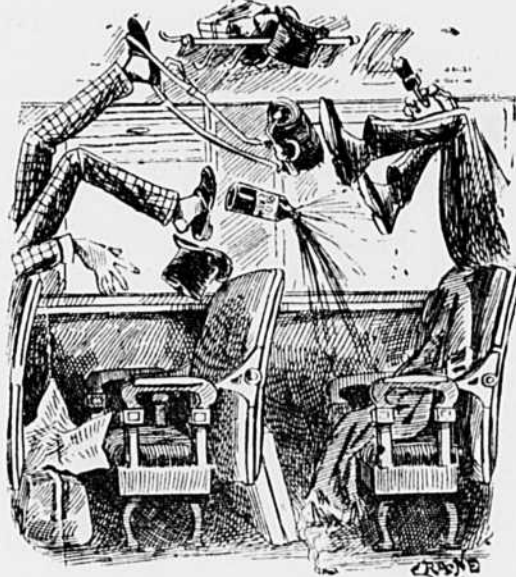
“ J'ai vu cinq moines, cinq d'une corde, cinq de corps et d'esprit, et portant dans leur cinq le cinq du cinq père.”

L'étranger n'a jamais voulu payer le diner ; il a été impossible de lui faire comprendre qu'il avait perdu.

EN FAVEUR DES SOULIERS JAUNES

(Pour le SAMEDI)

Cet été, l'industrie a perdu tout courage
Parceque le cuir jaune a le haut du pavé ;
Le soleil est tout seul à faire le cirage,
Et le frotteur de botte est pis qu'un décafé.



V

—Au revoir, Menard !

NOS BELLES-MERES

Une belle-mère, un peu souffrante, a fait venir le médecin.

Après lui avoir tâté le pouls, le docteur lui fait ouvrir la bouche :

—Bien mauvaise langue ! exclama-t-il.

—Oh ! réplique le gendre, qui est présent, ça ne prouverait pas du tout qu'elle fut malade !...

Pris sur le vif :—Une belle mère est très malade ; le gendre cause avec le médecin dans une encoignure :

—Eh bien, docteur !...

—Elle est très malade... mais elle peut aller encore trois ou quatre ans...

—C'est affreux... souffrir ainsi...si longtemps, j'aimerais mieux la savoir morte...

—Vous m'étonnez...

—Quoi ? C'est pourtant bien naturel.

Un cornac arrive avec son éléphant dans une ville canadienne. Aussitôt il fait afficher sur tous murs : “Grand concert de musique de chambre. L'éléphant jouera l'allegro de Chopin comme un premier prix du conservatoire.” Le bureau

de location est pris d'assaut. On s'entasse dans la salle. Enfin, l'éléphant arrive !... Mais à peine a-t-il touché le clavier du bout de sa trompe, qu'il pousse un hurlement et s'en va.

Réclamation du public.

Alors le cornac :

—Messieurs et mesdames, vous voudrez bien nous excuser. L'éléphant était dans les meilleures dispositions ; mais un événement fâcheux le prive de tous ses moyens... En s'approchant des touches du piano, il a reconnu les dents de sa belle-mère !

Les farces sur les belles-mères sont aussi usées qu'injustes. Continuons à les enregistrer cependant pour l'histoire. Ainsi, nous trouvons cette réclamation, lue sur l'écrêteau que porte à son cou un aveugle du Carré Victoria, sourd-muet et manchot :

“Passants, prenez en pitié l'infortuné que vous avez sous les yeux... Il a été mis en cet état par sa belle-mère !”

—Je n'ai jamais vu un chien comme celui que tu m'as vendu. Il ne mange que du steak et il ne boit que de la bière. Où l'as-tu pris ?

—C'est tout naturel, je l'ai acheté d'un mendiant.

LES DANGERS DE LA PLAISANTERIE

Client.—Comment vendez-vous le sucre aujourd'hui ?

L'épicier.—Comme de coutume, à la livre.

Le client.—A la livre ! C'est malheureux, comme j'en veux dix livres, je vais être obligé d'aller chez le voisin.

JUGÉ PAR SON PAIR

A la veille de se marier, Raoul est sombre et rêveur.

—A quoi songes-tu donc ? lui demande un de ses amis.

Raoul, d'un air navré :

—Quand je pense que j'aurai, peut-être, un fils comme moi !

Les domestiques d'une maison de la rue St. Hubert, se disputent bruyamment.

—Comment, dit la cuisinière au cocher, tu as mis les bottines de monsieur, tu vas te balader toute la nuit, tu te grises, tu parles politique... Ah ! ça, tu te crois donc le monsieur lui-même ? Je vais l'avertir que tu abuses de lui.

LES HISTOIRES D'UNE PLACE D'EAU

MOTS D'ENFANTS



LE SEUL JEUNE HOMME DE L'HOTEL

La scène se passe sur la veranda de l'hôtel.

Il est six heures et demi du soir.

Maud, accoudée nonchalamment dans l'attitude d'une désœuvrée qui est là depuis deux heures, regarde arriver M. Smith qui vient de la grève. Ne vous collez pas l'oreille sur son gilet, car vous entendrez des battements de cœur à tout rompre : elle a laissé la salle à diner à la course, parce que son siège a vue sur la plage. Elle se parle à elle-même tout essoufflée :

—Juste à temps—le voilà—je ne lui ai pas encore parlé—depuis qu'on nous l'a présenté—ce matin—le dessert paraissait pourtant bon !

(Le jeune Smith entre)

Maud.—Bonsoir, M. Smith ; avez-vous fait bonne pêche ? Il fait si beau, n'est-ce pas ? Je jouis si bien de ce temps-là que je ne puis pas me décider à aller diner. L'air est si pur, si frais ! Croyez-vous réellement qu'il va faire froid cette nuit ?

(Smith essaie vainement de placer un mot — mais entre Anna tout d'un bond, comme une personne se croyant seule qui cherche quelque chose et qui s'arrête soudainement après l'avoir trouvé.)

Anna (avec une pointe de malice).—Je te cherchais. Est-tu malade, ma chère ? Pourquoi as-tu laissé ton diner si subitement ? *(La pauvre Maud ne sait plus où se mettre... Cri de surprise d'Anna)* Oh ! vous voilà M. Smith ? C'est bien laid de votre part de nous avoir laissé toute la journée ! Et puis, vous savez.....

—Garçon, annoncez M. Lebœuf et ses demoiselles.

Le garçon entrant gravement dans le salon.—Monsieur Lebœuf et les demoiselles Génisses.

En classe :

Le professeur.—Quelle partie du discours est mais ?

L'élève.—Ce n'est pas un discours, monsieur, c'est un bélement.

Le couple est d'une laideur épouvantable. Un matin que les deux époux étaient encore au lit, on introduisit dans leur chambre un paysan qui apportait de l'argent à la dame. A la vue de ces deux têtes, ne sachant à qui s'adresser : Messieurs, leur dit-il, lequel de vous deux est Madame ?

(Le pauvre Smith ne peut y fourrer une seule interruption. Soudain, font irruption en tourbillon, Agnès, Ada, Clara, Cora et Dora, toutes également interdites à la vue de M. Smith.)

Toutes ensemble—Quoi ! M. Smith est ici !

(L'autre porte expédie sur la veranda Edna, Emilie, Ella, Ethel, Eva, et—)

En chœur aussi.—Quoi, M. Smith ici !

Agnès et Anna (en avant)—N'est-ce pas une mag...

Edna et Ella (en arrière)—...nifique soirée ?

Agnès, décidée à garder l'avantage de la position :

—Nous sommes si heureuses d'avoir vo...

Edna, Ella (également décidées)—...tre compagnie ce soir !

Edna, Agnès, Ella, Anna (d'accord sur un point)—Parceque vous savez...

Les autres.—Oh ! oui, vous savez...

Toute la troupe (en chœur)—Vous êtes le seul jeune homme ici.

(Puis rentrent Gertrude, Ida, Julia, Laura Mabel, Marie qui se joignent aux autres pour exécuter le morceau suivant :

AGNÈS.	Oh !	a	belle	} journée } au-jour-d'hui.
ANNA.	Mr.	eu	superbe	
EDNA.	Smith	une	magnifique	
ELLA.			charmante	
MAUD.	avez-	eu	délicieuse	} journée } au-jour-d'hui.
CLARA.	vous	une	ravissante	
CORA.		abasourdie	laisser	
DORA.	J'ai	surprise	désertir	
MABEL.	été	peinée	de	} journée } au-jour-d'hui.
IDA.	tout	étonnée	vous	
MARIE.	à	vexée	voir	
GERTRUDE.	fait	choquée	abandonner	

Puis la conversation devenant générale, on ne saisit plus au vol qu'une légion de : M. Smith, M. Smith, M. Smith.....

Le juge, (au tramp).—Avez-vous des moyens d'existence ?

Le tramp.—Oui, Votre Honneur, j'indique aux étrangers le chemin des buvettes et j'entre en société avec eux.

—Tu devrais avoir honte ma fille, de perdre tant de temps à te friser. Si le bon Dieu t'avait voulue ainsi, il t'aurait frisée lui-même.

—C'est ce qu'il a fait, papa, tant que j'ai été petite ; mais il me trouve assez grande maintenant pour que je fasse la besogne toute seule.

Deux jeunes femmes dans un salon :

—Ma foi ! la petite madame X... vieillit diablement. Elle a maintenant deux pattes d'oie.

—Ça lui en fait quatre, alors !

—Tiens, tiens, mon polisson, disait la mère à son incorrigible, je te donnerai la volée sur les fesses, tant que je ne t'aurai pas mis de la sagesse dans ta tête.

—Maman, si vous commencez toujours par l'autre bout, jamais elle ne pourra se rendre.

—Comment ! petit méchant, tu as mordu ta petite sœur ?

—Ce n'est pas ma faute, maman ; je ne pouvais pas voir où j'avais la bouche.

La Tote fait sa prière ; mais elle enrichi la formule ordinaire d'une variante :

" Mon Dieu je vous donne mon cœur.

Protégez mon sommeil,

Et si je venais à mourir sans me réveiller,

(Ce que je ne voudrais pas pour cent piastres,)

Veuillez me recevoir dans le ciel."

Un inspecteur s'adressant à un élève :

—Voyons, mon enfant, citez-moi quelques quadrupèdes.

L'enfant, avec volubilité :

—Un âne, un mulet, deux poules.

Entre un professeur de mathématiques et son élève :

—Voyons ; tu as 6 pommes, je t'en demande 3, combien t'en reste-il ?

—Il m'en reste 6.

—Mais non, puisque je t'en demande 3.

—Oui, mais moi, je ne vous les donne pas.

La maman racontant à sa voisine les exploits de son petit Johnny :—Ce matin encore, j'ai voulu le mettre à l'épreuve et je lui ai donné deux pommes, une grosse et une petite. Il a donné tout de suite la grosse à sa petite sœur.

Johnny, qui ne paraissait pas avoir écouté.—Je crois bien ; il y avait un ver dans la grosse.

L'ART D'HÉRITER PLUS TOT

En wagon :

—Je crois, monsieur, dit un voyageur à son voisin, que vous feriez sagement de fermer la fenêtre qui est de votre côté, car le courant d'air me paraît fort dangereux pour monsieur votre beau-père.

Le monsieur avec un sourire cruel :

—Je m'en étais bien aperçu.

Conversation entre deux députés, en villégiature au bains de mer :

—Quel portefeuille me confierez-vous quand vous aurez mission de composer un cabinet ?

—Celui de la marine, très cher, car vous vous entendez parfaitement à virer de bord !

Quelle différence, dit un boursier à son camarade, y a-t-il entre l'alcali et le banquier Z... ?

—Je l'ignore.

C'est que l'on dit de l'alcali : volatil, et du banquier Z... il a volé.

On parle de la résurrection de Lazare.

—Ce n'est pas de notre temps qu'on verrait les morts se relever de leur tombeau comme cela !

—Ah ! non, riposte un frondeur... la médecine a fait trop de progrès.

Un gros prétentieux disait dans un salon : " Je souffre beaucoup d'un *rumatisme*.—Eh bien ! mon cher, réplique un farceur, faites beaucoup d'exercice.

ETUDE DE MŒURS



Avant le mariage : Rien d'assez bon.



Après le mariage : C'est toujours bon.

L'ART D'ÊTRE BELLE

LA VÉRITÉ SUR QUELQUES-UNES DES BEAUTÉS
CÉLÈBRES ET DES COSMÉTIQUES EN GÉNÉRAL

De tous temps, les femmes se sont préoccupées de la conservation de leur beauté. On pourrait même constater, à la louange de notre époque, que nous sommes sous le rapport de la coquetterie, bien au-dessous de nos ancêtres.

L'usage des cosmétiques remonte à la plus haute antiquité. Tibulle, Catulle, Propertius, Horace, Ovide et Pline en font mention et critiquent dans leurs ouvrages, l'abus que font les dames romaines de toutes les choses qui peuvent servir, soit à les embellir, soit à corriger les défauts de leur personne.

Sans parler même : du masque au mari, cataplasme de farine de seigle et d'huile de lin que les femmes s'appliquaient sur la figure, avant de se coucher, nous trouverons, dans les auteurs, que les dames romaines portaient des faux cheveux, même des perruques ; qu'elles teignaient leurs cheveux véritables ; qu'elles mettaient du rouge et du blanc par couches épaisses ; qu'elles se raclaient la langue et se faisaient épiler. Elles se teignaient les cils et les sourcils ; augmentaient la grandeur de l'œil à l'aide d'une épingle noircie, tout comme de nos jours ; se poudraient les cheveux, enfin se parfumaient à outrance d'eau de senteur, d'huiles merveilleuses ; se frottaient la peau avec des pommades, des pâtes et autres ingrédients. Le pédicure et le manicure existaient tout comme maintenant.

Les femmes d'Athènes avaient fait de la cosmétique une étude approfondie. Chez les Grecs, ces admirateurs de la forme, cet art devint un véritable culte, auquel les hommes étaient adonnés comme les femmes. Comme elles, ils se teignaient, se parfumaient. Il était de règle que les salles de festin fussent parfumées, ainsi que les convives. Chaque partie du corps devait être parfumée d'une façon différente : la menthe servait pour les bras, l'huile de palmier pour les joues et la poitrine, les cheveux étaient enduits d'une pommade à la marjolaine, de même que les sourcils.

Enfin l'essence de violettes blanches passait pour être utile pour la digestion, et celle de feuilles de vigne était réputée comme entretenant la lucidité de l'esprit. Quand l'odeur des mets, des vins et des fruits s'était mêlée à ces différents parfums, je laisse à penser quel singulier mélange cela devait faire pour l'odorat. Voilà pour les anciens.

Plus tard, nous trouvons que la reine Elisabeth d'Angleterre eut les cosmétiques en grand honneur. C'est à elle qu'on doit la mode, renouvelée des Grecs, du reste, des coffrets à parfums.

On a peine à croire que cette reine sanguinaire ce politique fameux, encouragea ainsi l'abus des cosmétiques.

Plus tard, le Parlement se vit dans l'obligation de rendre l'arrêt qui suit ; il est daté de 1770 : "Toute femme, fille ou veuve qui, à dater du dit acte, trompera, séduira ou entraînera au mariage quelqu'un des sujets de Sa Majesté, à l'aide de parfums, faux cheveux, crépon d'Espagne (rouge qu'on emploie encore de nos jours, voir Fards) et autres cosmétiques ; buse d'acier, papiers, souliers à talons et fausses hanches, encourra les peines actuellement en vigueur contre la sorcellerie et autres manœuvres ; et le mariage sera déclaré nul et de nul effet."

En France, on trouve dans Grégoire de Tours que les reines Brunehaut, Frédégonde et Clotilde demandaient à la cosmétique, le moyen de conserver leurs charmes.

Pendant la Renaissance et à la cour des Valois, les élégantes du temps s'adressaient aux parfumeurs italiens, très habiles en leur art, et se disant possesseurs de secrets précieux.

Henri III et ses mignons employaient le masque de Poppée (masque au mari).

Sous Henri IV, il ne fut guère question de tout cela ; les pratiques des parfumeurs empoisonneurs, René le Florentin et Ruggieri, ne contribuèrent pas peu au discrédit momentané de la cosmétique.

Avec Anne d'Autriche, nous voyons revenir les blancs gras, les pâtes et les parfums.

Sous Louis XV, on fit une grande consommation de fards blancs et rouges ; mais les parfums furent exclus de la Cour : le roi ne les aimait pas.

On continua, jusqu'à la Révolution, d'emprunter aux cosmétiques et aux fards ce qui manquait à la nature.

Pendant la Révolution, on pense que tout cela fut abandonné, mais pas pour longtemps. Le Directoire vint, et avec lui l'abus de tout ce qui tenait à la parfumerie.

Le bibliophile Jacob raconte que la belle madame Tallien prenait tous les jours un bain de fraises et de framboises. Ce bain se composait de vingt livres de fraises et de deux livres de framboises écrasées dans l'eau. Ce bain parfumait délicieusement la peau et de plus la colorait légèrement en rose, sans compter la fraîcheur et le velouté qu'il lui communiquait.

Sous les anciennes monarchies, les bains de lait étaient en usage et on cite plusieurs beautés fameuses qui leur durent, en partie, la conservation de leurs charmes. Cependant, il convient de dire qu'on a singulièrement altéré la vérité au sujet des cosmétiques, qui étaient censés pouvoir donner la jeunesse éternelle.

Certains écrivains prétendent que les courtisanes athéniennes étaient belles, même arrivées à l'âge mûr. Or, je trouve dans des auteurs authentiques qu'elles subissaient la loi commune, heureuses encore quand des vices ne les rendaient pas vieilles et hideuses avant l'âge comme Laïs, par exemple, qui buvait jusqu'à s'enivrer et qui dut ses succès bien plus à son esprit qu'à sa beauté véritable.

La même erreur existe au sujet de Diane de Poitiers. Il se trouve des historiens qui attestent qu'elle conserva ses avantages grâce aux secrets

de la cosmétique qu'elle tenait de Paracelse. Or, autant Marguerite de Valois était femme, autant Diane de Poitiers se rapprochait de l'homme ; elle se levait à six heures du matin en hiver, montait à cheval plusieurs heures, se lavait le corps et le visage à l'eau froide, ce qui est fort mauvais par parenthèse ; elle aimait les exercices violents et n'employa, dit l'historien à qui j'emprunte ces renseignements, ni fards, ni cosmétiques.

Elle devait la conservation relative de sa fraîcheur, non aux préparations des parfumeurs, mais à son excellente santé. Elle mourut à 67

TRAMP ARISTOCRATE



Tramp.—Excusez, madame, ne pourriez-vous pas...

La dame de la maison.—Passez tout droit ; il n'y a rien pour vous, aujourd'hui.

Le tramp.—Excusez, madame, vous vous méprenez sur mes intentions. Je voudrais tout simplement emprunter votre brosse à dents pour trois minutes ; je viens de prendre un copieux dîner aux bleuets, voyez-vous, et ça m'ôte de mes avantages.

UN TRAVAIL D'HERCULE



Le gros monsieur.—Hein! hein! mon petit! Tu voulais voler ma montre!

Le gamin.—Voler votre montre! Je serais mort de fatigue avant de grimper jusqu'à elle.

ans et ce fut la seule maladie qu'elle eut dans le cours de son existence.

Elle était grande, forte, haute en couleur et se rapprochait de l'homme par son aspect viril et son caractère. Elle régnait, non sur le cœur d'Henri II, mais sur son esprit, elle dirigeait toutes les actions du roi qui la considérait comme son Egide et qui, avec les idées superstitieuses auxquelles il était en proie, n'eut osé rien décider sans l'avoir consultée au préalable. Elle avait le cœur sec et froid et ne s'émotionnait jamais. Voilà les meilleurs cosmétiques et le véritable anti-rides. Germain Pilon, le Primatice, Jean Goujon l'ont idéalisée dans leurs œuvres. Son portrait a été reproduit sur verre, sur émail et jamais de la même façon. C'est le devoir des artistes de flatter le modèle.

Ce qui me choque le plus, dans cet ordre d'idées, c'est de voir Marie Stuart III représentée lors de son exécution jeune et séduisante, alors qu'elle avait 45 ans, les jambes enflées et la tête dénudée.

On exagère également la longue jeunesse de Ninon de Lenclos. Elle conserva ses amis jusqu'à sa mort (elle mourut à 90 ans) non par sa beauté mais par son esprit et son caractère enjoué. Elle ne fut jamais très belle, elle était surtout agréable; elle avait le teint vif, l'œil noir, les lèvres rouges et une très belle taille. Vieille, elle emprunta aux fards la fraîcheur depuis longtemps disparue. A 70 ans, elle fit la conquête de l'abbé de Chateaufort, mais elle traita cela en plaisanterie et certes l'aventure n'avait rien de sérieux. Elle sut plaire jusqu'à la fin par sa bonté, son amabilité, la sûreté de son caractère et son désintéressement. Elle n'était pas riche et vivait simplement. Elle était d'un tempérament calme

et c'est à cela qu'elle dut de se conserver plus longtemps que d'autres.

Il y aurait un curieux parallèle à établir entre Ninon de Lenclos et Marion Delorme. Cette dernière, belle, bonne fille, dépensière, pleine de cœur un peu bohème, comme nous dirons maintenant, attachait surtout par sa beauté. Aussi, mourut-elle de misère et de faim. Après avoir vécu à l'étranger elle revint à Paris et se rendit chez Ninon pour solliciter un secours. Elles ne s'étaient point vues depuis trente ans. Ninon ne la reconnut pas. Ces trente années lui avaient été dures, tandis qu'elles avaient pesé légèrement sur les épaules de Mlle de Lenclos. Simple différence de nature et de tempérament.

On m'a dit que la maison Violet, le parfumeur, possède un cosmétique dont la recette a été transmise par la femme de chambre de Mme de Pompadour. Or, ce cosmétique avait donc peu de valeur; car il est notoire que Mme de Pompadour se fana très jeune; elle avait du reste une mauvaise santé, des tiraillements d'estomac, elle buvait du lait d'ânesse pour essayer de remédier à bien des inconvénients. C'était une beauté très fine et très journalière, elle avait la peau très blanche et les cheveux châtain. En somme, elle était lymphatique et de nos jours on l'eût traitée pour l'anémie. Plus tard, elle essayait de dissimuler sa décrépitude sous le fard, mais elle n'y réussissait pas, d'autant plus que sa peau s'enflammait facilement et des boutons malencontreux s'installaient sur son nez. Elle se couvrait de dentelle pour cacher sa maigreur; hélas! elle pesait 111 livres (mémoires de Mme du Hausset.) Enfin elle mourut à 45 ans, vieille et flétrie. Elle était ambitieuse et pas trop spirituelle, mais elle avait beaucoup de goût et le sentiment de l'art très développé.

On assure aussi que Cagliostro vendait à Mme du Barry des drogues qui la conservaient très belle dans un âge avancé.

Là encore une rectification s'impose d'elle-même. Quand Mme du Barry fut exécutée, elle avait 50 ans et elle était tout simplement repoussante, tant par son obésité que par son aspect flétri et sa lâcheté pour mourir. Elle était affligée d'un embonpoint si formidable que le couteau de la guillotine ne pouvait arriver à entamer les chairs.

Tous les renseignements ci-dessus sont exacts et on s'en rapporte pour ce qui concerne les beautés célèbres, beaucoup trop facilement à des mémoires apocryphes qui n'ont rien de commun avec l'histoire.

Si ces dames ont usé d'eaux de Jouvence et de cosmétiques contre la vieillesse, il faut convenir qu'ils étaient bien inefficaces et que nous sommes autrement avancés de nos jours; car je pourrais citer quelques centaines de femmes de 50 ans très belles et si parfaitement conservées que c'est à peine si elles paraissent 35 à 38 ans.

Beaucoup d'hommes sont aussi privilégiés sous ce rapport.

Les prétendues recettes anciennes, perdues pour la plupart, d'après ce qu'on dit, ne sont pas à regretter; elles étaient surtout l'œuvre d'em-

piriques comme il en existe tant de nos jours. Ces recettes disparues n'ont jamais existé; tel magasin vend actuellement quantité de drogues inutiles ou malsaines qui disparaîtront de même, je l'espère, et dans cent ans ils se trouvera peut-être des gens qui, en lisant de vieilles annonces dans une ancienne gazette, resteront en extase devant les prétendues qualités du produit disparu et regretteront amèrement qu'on n'en ait pas conservé la précieuse recette.

Autrefois, la cosmétique n'offrait pas les mêmes inconvénients que maintenant; elle était beaucoup moins avancée, mais aussi moins dangereuse.

De nos jours, la chimie et ses poisons sont devenus les collaborateurs des parfumeurs qui, par malheur, spéculent sur la facilité de la femme à se laisser tenter. Ils n'ont qu'à annoncer dans les journaux: Plus de rides, ou: Recoloration instantanée de la chevelure, ou: Voulez-vous avoir un teint de lis? pour faire descendre le Pactole dans leur caisse. D'autres vendent de l'eau distillée sous des noms pompeux. Ne vaudrait-il pas mieux vendre quelque chose de sérieux et d'efficace que de surprendre ainsi la bonne foi du public.

Je ne suis pas l'ennemi de l'art de la cosmétique, au contraire. Je trouve qu'une femme qui ne prend point souci d'elle-même ne mérite pas de vivre en contact avec le monde. Ce n'est pas pour elle qu'elle doit se soigner, mais pour les autres et pour l'amour du beau.

Pourquoi offenser les regards. Si vous n'avez pas de sourcils, ombrez-en délicatement la place; si vous êtes d'une pâleur de mort corrigez cela par l'addition d'une substance rouge; si vous êtes par trop jaune, mettez un peu de blanc; si vos lèvres sont décolorées, donnez leur une apparence de vie à l'aide d'une pommade; si vous avez des dents en moins enfermez-vous chez vous ou chez le dentiste jusqu'à ce qu'il vous en ait posé d'autres. Ne vous montrez à personne avant de les avoir fait remplacer. La perte d'une seule dent vieillit de quinze ans.

Il est permis de n'être pas jolie, mais il est défendu d'être complètement laide. C'est de la paresse et de l'incurie. L'art moderne est là pour réparer ou ajouter ce qui manque et je crois que nous aurions mauvaise grâce à regretter les cosmétiques anciens quand nous possédons, à un point aussi complet, l'art des fards et des postiches.

Ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte, je ne recommande que les produits inoffensifs et d'une action réelle.

Cependant il ne faut user des cosmétiques qu'en connaissance de cause et lorsque le besoin s'en fait réellement sentir. Un beau teint naturel vaut toujours mieux que n'importe quel fard et je ne puis assez blâmer la mauvaise habitude qu'ont beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes de masquer leur fraîcheur sous un enfilage de poudre de riz. Même lorsqu'on a besoin de faire appel aux ressources du maquillage, il faut le faire d'une manière si discrète et avec des produits tellement sûrs que l'œil puisse à peine s'en apercevoir; autrement on deviendrait facilement ridicule.

Nous développons ce thème dans les chapitres qui s'y rapportent.

PLUS MYSTERIEUX QUE LES TABLES TOURNANTES.

LES CHAISES HANTÉES DE L'HOTEL LOTBINIÈRE A VAUDREUIL.



I

Voici la distribution des chaises, telles qu'on les place le jour et jusqu'à la brunoite.



II

On n'a jamais pu savoir pourquoi on les retrouve comme cela tous les matins.

LES FRUITS

A propos d'hygiène, le docteur V. disait l'autre jour, à la table de Mme de B..., de bien jolies choses.

On était au dessert, et tous les fruits de la saison se reflétaient dans les cristaux.

—Tenez, madame, dit le docteur, c'est la santé que vous nous servez, et les médecins deviendraient absolument inutiles, si tout le monde voulait s'astreindre à manger des fruits dans leur pleine saison. Ces fraises, ces cerises, ces pêches sont des médicaments précieux préparés par le grand pharmacien.

Et le docteur, avec une verve endiablée, nous fit la monographie de chaque fruit en indiquant ses vertus respectives.

Il nous apprit que la fraise était l'agent le plus actif du sang, et le remède indiqué pour la goutte.

—Fontenelle, qui a vécu cent ans, nous dit-il, ne dut sa longévité qu'à l'usage qu'il en faisait. Sa philosophie lui avait fait deviner la vertu de ce fruit. Vers la fin de sa vie, La Place alla le visiter :

—Eh bien, mon cher papa, comment cela va-t-il ?

—Cela ne va pas, cela s'en va, répondit Fontenelle.

Puis il ajouta en souriant :

—Si je puis attendre les fraises, j'espère vivre encore un an.

Il n'atteignit pas les fraises, mais il avait cent ans.

Il nous parla ensuite de la cerise dont les propriétés sont aussi merveilleuses qu'inconnues. Tout ce qu'il nous est permis d'en dire ici c'est que ce fruit, qui nous vient de la Perse, est une truffe rouge, comme l'appela le docteur.

Deucalion et Pyrrha en abusèrent, paraît-il.

Quand au raisin, dont la cure est admise par toutes les facultés, il nous en recommanda à tous l'usage fréquent.

—M. de Cussy, dit-il, qui était un homme d'esprit, répondit comme un sot le jour où, en repoussant la grappe qu'on lui offrait, il dit : Je vous remercie, je n'ai pas coutume de prendre mon vin en pilules.

Puis vint le tour de la figue rafraîchissante et pectorale, et enfin, de la pêche, qui n'est nullement indigeste comme l'admet le préjugé populaire.

—Victor Hugo, nous dit-il, est le plus grand et le plus délicat mangeur de pêches, auxquelles il attribue les mêmes qualités que Fontenelle reconnaissait aux fraises.

LA CIVILISATION MARCHE A PAS DE GEANT DANS LE FAR WEST



Propriétaire de l'hôtel des Buffalos, (Nord-Ouest.)—Le garçon me dit que vous voulez une serviette ?

Le commis voyageur.—Oui, monsieur, si ce n'est pas trop de trouble.

Le propriétaire, (qui n'a jamais entendu parler d'une serviette.)—C'est malheureux, vous auriez trouvé hier soir, ici, les plus belles serviettes du monde, mais mon animal de chien a brisé sa chaîne durant la nuit et les a toutes mangées. Veuillez nous passer cela pour aujourd'hui, et je vous garantis que mon garçon ira vous en tuer de superbes pour votre déjeuner de demain.

LA FEMME

Si l'Eternel, un jour, pour orner le prétoire
De son horrible enfer, me disait : Sculpte-moi
La déesse Douleur ; fais-la digne d'effroi,
Que ses yeux soient profonds, que sa robe soit noire !

Et si pour embellir le temple de la Gloire,
Charmer les séraphins, rendre hommage au grand Roi,
Je devais peindre aussi l'Amour qui, par sa loi,
Fait de nos cœurs brûlants son propre territoire,

Des dents de mon burin, des cils de mon pinceau
Jaillirait une épouse abritant un berceau,
Et je la signerais d'un baiser de mon âme.

Pour couronner son front la nature a des fleurs,
Et Dieu, qui d'un sourire a formé toute femme,
A mis l'homme à ses pieds pour recueillir ses pleurs !

IL Y A BATTRE ET BATTRE

Devant le Recorder :

—Voyons, madame, dit le président, lorsque votre mari vous a épousée, il vous aimait.

—Oh ! oui, monsieur, et je vous assure que son cœur battait fort.

—Et maintenant ?

—Maintenant, c'est sa canne.

—J'écoutais le chant à la grand'messe avant hier. Sais-tu qu'Albert a une voix qui promet.

—J'en suis sûr ; il excelle à me promettre de payer les \$10 qu'il me doit depuis deux ans.

Un gourmet fait l'éloge de son plat favori : un homard grillé vivant.

—Mais, c'est une cruauté inouïe, reprend l'un de ses amis ! Quoi ! Tenir un homard en vie sur de la braise rouge !

—Tu es bon, toi ! Voilà des années que cette recette est pratiquée ; les homards y sont tout à fait habitués.

—Sir John A. Macdonald met-il un petit ou un grand D ?

—Un petit dé. Il n'use ses grands dés que contre ses adversaires.

Deux baigneurs à un mille du rivage :

—Comment penses-tu que ça me prendrait pour me rendre à la nage jusqu'au quai ?

—Le restant de ta vie.

Un mot vipérin d'une jeune fille :

On parlait d'une camarade dont l'haleine n'a rien de commun avec le parfum du jasmin.

—Je suis étonnée qu'elle ne soit pas attachée à une compagnie de chemins de fer, elle ferait tourner les sémaphores.

Au restaurant :

—Garçon, enlevez ce fromage, il ne me dit rien.

Le garçon d'un air finaud :

—Monsieur exigerait-il qu'il fasse des vers ?

UNE ACQUISITION DANS LA FAMILLE



Madame Perkins, mettant son enfant en service.—Je vous assure, madame, que c'est de l'or, cet enfant là. Il exécutera toutes vos commissions. En un mot, il fera comme il était votre propre enfant.

L'HOMME PROPOSE

PROVERBES



Ma belle amie, Emma,
je vous en prie,
Appellez-moi d'un petit
nom bien doux ;
Elle dont l'âme est len-
tement meurtrie
Par son retard à s'offrir
comme époux,
Devient soudain plus
rose que sa rose,
Et sans tarder lui dit
avec aplomb :
Homme ! C'est ça, je
vous donne ce nom,
Parce qu'on dit : "C'est
l'homme qui propose."

PINCÉE DE CONSEILS

LE SAVON DU PAUVRE

Ce savon, c'est la terre glaise. Il ne coûte que la peine de le recueillir. Il nettoie rapidement et complètement toute espèce de linge et les outils écorés et de couleur.

Voici la manière de s'en servir :

On fait détrempier de la terre glaise dans un peu d'eau pendant un quart d'heure. Pour le dégraissage d'un vêtement complet en drap, on met 4 livres de terre glaise environ dans une bouteille d'eau, et on répand cette espèce de purée sur les vêtements à dégraisser, que l'on a placés dans un baquet. On ajoute peu à peu de l'eau à mesure qu'elle est absorbée par les étoffes. Puis, quand les étoffes sont bien imprégnées, sans être noyées dans le liquide, on les pétrit comme s'il s'agissait d'un savonnage. Au bout de quelques minutes, on rince les vêtements à grande eau, et on les retire parfaitement nettoyés.

Les coutils ne conservent les nuances du neuf que par ce moyen, bien connu des dégraisseurs.

CONSERVE DE TOMATES

Il est rare que les personnes habituées à la vie d'intérieur réussissent aussi bien les conserves de tomates que les maisons qui en font leur spécialité. Pourquoi ? Sans doute parce que la bonne recette leur manque.

En voici une qui est excellente pour conserver les fruits entiers :

Choisissez de beaux fruits bien mûrs et bien sains ; essuyez-les avec soin d'abord ; placez-les ensuite dans un bocal à large ouverture ; puis versez sur eux un liquide composé de huit parties d'eau, une partie de vinaigre et une partie de sel de cuisine ; puis recouvrez le tout d'une

couche d'huile d'olive à laquelle vous donnerez à peu près l'épaisseur de 5 lignes. Par ce procédé peu coûteux, on peut conserver les tomates pendant un temps indéfini.

On cite des personnes qui en ont conservé de la sorte pendant une huitaine d'années sans en éprouver aucune sorte d'inconvénient.

LIVROGNE AU SOLEIL

Bonjour, ami soleil, comment va la santé ? La mienne, je ne sais pourquoi, va de côté, J'ai bu, c'est vrai, mais toi, tu bois aussi, je pense ; Tu connais le secret de boire sans dépense ; Mais tu bois ; ton gosier est des meilleurs, dit-on ; Et quand sur l'Océan, que rase ton menton, Tu te mets à calmer la soif qui te dévore, Sans souci des humains, tu bois plus d'une amphore Seulement, nous avons chacun notre tonneau : Ma boisson, c'est le vin, et la tienne, c'est l'eau.

A chacun son métier, à chacun sa besogne :
A toi de réchauffer les coteaux de Bourgogne,
A moi d'en absorber les consolants produits !
Je serai généreux : je te laisse les puits.

UN SERMON INTERROMPU

Il pleut, il neige, il fait un temps affreux ; un flot de gens mouillés entrent pour s'abriter dans une église où justement le curé est en chaire. Celui-ci garde son sang-froid un instant : mais poussé à bout par une nouvelle invasion de gens mouillés, il dit :

— Je n'ai jamais aimé ceux qui se font de la religion un manteau ; mais je ne leur préfère pas de beaucoup ceux qui s'en font un parapluie !

Les proverbes sont les aphorismes de la langue populaire, c'est une sorte de philosophie triviale, de sagesse qui court les rues.

Les proverbes ont une origine toute spéciale et qui caractérise le lieu ou l'occasion de leur naissance.

Ce n'est qu'en Grèce que l'on disait : "Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe."

Ce sont les pilotes romains qui avaient inventé la locution : "Tomber de Charybde en Scylla."

Quand nous entendons dire : "L'argent est toujours le bienvenu, même quand il arrive dans un torchon sale" nous ne nous étonnons pas d'être au milieu des Anglais.

Cette phrase : "La femme et le poêle ne doivent jamais sortir de l'intérieur de la maison" peint d'un seul trait les intérieurs allemands.

Quand nous entendons ces mots : "Baise la main que tu ne peux couper" nous reconnaissons de suite qu'ils sortent d'une bouche orientale, et qu'ils ont été proférés par un homme soumis au pouvoir despotique.

Enfin, si l'on trouve une vive épigramme contre les femmes ou contre l'amour, comme par exemple celle-ci : "Les femmes sont des saintes à l'Eglise, des anges dans la rue et des diables à la maison" on reconnaîtra sans peine la malice gauloise qui, de tout temps s'est exercée dans ce sens.

Parmi des milliers de proverbes, nous en avons de caractéristiques et d'originaux ; on n'a que l'embarras du choix, ainsi : "Changeant comme la lune."

Il n'est pas besoin de faire sentir la justesse de cette comparaison ; il suffit de citer l'apologue suivant rapporté par Plutarque :

"La lune un jour pria sa mère de lui faire un manteau qui allât juste à sa taille. — Eh ! comment le pourrais-je, répondit la mère, puisque tu changes de taille toutes les semaines ?"

Cet apologue vaut mieux que tout commentaire ; il donne en même temps l'origine de cette autre expression proverbiale : "Cela lui va comme un manteau à la lune," c'est-à-dire cela ne lui va pas du tout.

"C'est trop aimer quand on en meurt."

Ce proverbe est du moyen âge, dont il atteste la simplicité.

"Faire de l'alchimie avec les dents" c'est n'avoir ni pain, ni pâte et mâcher à vide. C'est encore se refuser la nourriture nécessaire et chercher comme l'avare à remplir sa bourse par l'épargne de sa bouche. Le roi Midas, dont les aliments se convertissaient en or, faisait de l'alchimie avec les dents.

"La caque sent toujours le harang." Proverbe qu'on applique à une personne qui, par quelque action ou par quelque parole, fait voir qu'elle retient encore quelque chose de la bassesse de leur origine ou des mauvaises impressions qu'elle a reçues.

"La goutte est comme les enfants des princes, on la baptise tard." On se contentait d'ondoyer les enfants des princes du sang au moment de leur naissance, et on ne les baptisait autrefois que lorsqu'ils avaient atteint l'âge de 12 ans. C'est ce qui a fait dire que la goutte leur ressemble d'après la peine qu'éprouvent les goutteux à convenir qu'ils sont travaillés de cette maladie.

"C'est le plaidoyer des trois sourds." Ce dicton s'applique à une discussion dans laquelle les interlocuteurs, dupes de quelque méprise singulière, échangent des arguments entre lesquels il n'y a nul rapport, nulle suite, nulle liaison. Dans le plaidoyer des trois sourds, le demandeur parle de fromage, le défendeur de labourage, et le juge annule le mariage, dépens compensés.

LE SAVANT ET LE PAPILLON



I

Le vieux Docteur qui doit passer chez la jolie veuve en revenant de la pêche, s'est fabriqué un amour de chapeau.



II

Le savant professeur naturaliste de l'Université aperçoit les ailes d'un insecte qu'il ne possède pas dans sa collection. L'émotion l'étouffe ; s'il le manquait !



III

Il ne l'a pas manqué ; mais l'émotion a redoublé.

LES ANIMAUX ROIS

LÉGENDE FRANÇAISE

Voici une légende qui ne vient pas de loin ; elle est née, je crois, dans le Périgord noir, la partie la plus sauvage du département de la Dordogne, où, jusqu'à ce jour, elle ne s'est perpétuée que par la tradition orale.

Pour ma part, c'est ainsi que je l'ai recueillie de la bouche de mon grand-père, un vieux chevalier de Saint-Louis, qui avait assez versé de sang pour son pays, pour l'aimer de tout son cœur, et trop souffert de la révolution de 93, pour ne pas détester la république.

Un jour que, bien enfant, je lui demandais pourquoi nos paysans appellent le plus petit de

nos oiseaux indigènes *Rey bénei* (roi benin ou petit roi), il me prit sur ses genoux et, avec ce mélange de naïveté et de douce ironie qui faisait le fond de son caractère, voici ce qu'il me conta :

« Il y a de cela bien des siècles, mon enfant, plus de siècles qu'il n'y a de cheveux blancs sur ma tête et même de cheveux noirs sur la tienne, le Rey bénei n'avait encore aucun titre, et, au lieu de s'appeler Roitelet, se nommait tout simplement le Telet.

« Dieu venait alors de terminer la création, et le septième jour, il se reposait en contemplant son ouvrage.

« Mais, ce n'est pas tout que de créer, il faut aussi organiser.

« Or, Dieu qui souverainement sage, ne voulant pas que les êtres, qu'il avait tirés du néant, eussent le malheur de tomber dans l'état républicain, qui est le pire de tous les états, appela Adam notre premier père, et lui dit :

« Mon fils, tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi, et je veux que tu en sois le souverain maître. Seulement, comme ton empire est trop vaste pour que puisse l'administrer par toi-même,

entends-toi avec ta femme, qui a aussi ses droits, puisque vous êtes mariés sous le régime de la communauté, et choisissez ensemble des rois et des reines pour commander sous vos ordres aux fleurs, aux arbres, aux insectes, aux poissons, aux animaux ayant des pieds ou des ailes, en un mot à tout ce qui respire.

« Adam remercia son créateur du magnifique cadeau qu'il en recevait, promit d'obéir à ses ordres, et courut avertir Eve, qui fut encore bien plus joyeuse que son mari, en apprenant la nouvelle dignité dont ils étaient revêtus, et qui serait pour elle une occasion de paraître en grande toilette devant ses sujets.

« Aussitôt, les deux nouveaux monarques rédigèrent une proclamation magnifique pour notifier leur avènement à tous les êtres, et les inviter à présenter, chacun dans sa circonscription électorale, une liste de candidats à la dignité de rois secondaires.

« Cette proclamation, que, le même jour, les hirondelles distribuèrent de tous côtés, était un modèle de bon sens et de fermeté. Le nouveau gouvernement, tout en imposant une crainte salutaire par son attitude calme et digne aux passions turbulentes, semblait, sans le faire (ce qui en politique est l'habileté suprême), entrer franchement dans la voie des concessions libérales.

« En paraissant promettre beaucoup, les auteurs de ce remarquable document se réservaient de ne rien donner, et en ayant l'air de s'en rapporter uniquement au suffrage universel, ils avaient le soin de lui mettre une solide muselière, de s'arranger de manière à assurer la nomination de leurs partisans les plus dévoués.

« Les électeurs, qui n'y virent naturellement que du feu, votèrent des deux ailes ou des quatre pieds pour les candidats officieux, dont les noms furent les premiers portés sur toutes les listes, une seule exceptée, celle de la circonscription des insectes, qui a toujours été le faubourg Saint-Antoine de la création.

« Ces premiers préliminaires achevés, Eve, qui s'était composée une splendide toilette de fleurs et de feuillage et qu'empêchait de dormir son vif désir de la montrer, obtint, moitié par ses bouderies, de la faiblesse de son mari que la nomination des rois se ferait en grande pompe.

« Adam n'était, on le sait, que trop complaisant ; il céda.

« Deux trônes furent donc élevés sur le haut d'une colline, que baignait d'un côté la mer et de l'autre un océan de verdure ; des mâts vénitiens furent disposés tout autour avec de superbes banderoles portant un A et un E couronnés, et

le maître de la création ordonna que le premier jour du mois suivant, car cette année tombait un lundi, tous ses sujets se présenteraient devant lui, pour défilier par rang d'ancienneté et lui présenter leurs candidats.

« L'exactitude étant la politesse des rois, Adam et Eve qu'aurait suivis toute leur cour, s'ils n'eussent pas été encore seuls sur la terre, arrivèrent sur la colline à midi moins cinq minutes, et prirent place sur l'estrade.

« A l'instant même où l'ombre d'un palmier marqua midi, les tambours battirent au champ, et la revue commença.

« Comme les premières créées, les fleurs, formaient l'avant-garde ; elles s'avancèrent gracieusement, balançant leurs panaches bleus, jaunes, rouges, blancs, lilas, violets, et se rangèrent sous l'estrade. A la vue de cette armée, aussi brillante qu'embaumée, Adam qui connaissait déjà les règles de la politesse, quoique les Français n'existent pas encore, se retourna vers sa femme :

« Colonelle, lui dit-il, voici votre régiment ; veuillez choisir parmi les candidats.

« Eve salua gracieusement, et tendant la main en souriant, reçut des députés une blanche feuille de magnolia, sur laquelle étaient inscrits seulement trois noms, le Lis, la Rose et la Violette. De ces trois, elle choisit la rose à cause de la fraîcheur de son teint, de son élégance et de son odeur suave ; mais, voulant faire quelque chose pour le lis, dont elle admirait la majesté, et pour la violette aussi timide qu'odorante, elle désigna les deux plantes pour fleurir au pied des plus beaux trônes de ses futurs descendants, afin, dit-elle, de les rapprocher le plus possible d'une dignité à laquelle, pour le moment, elle regrettait de ne pouvoir les élever.

« Toute l'avant-garde applaudit avec frénésie à la décision de notre première mère, sauf toutefois, car il y a partout des mécontents, l'ortie, la belladone fétide et le charbon épineux, qui crièrent grossièrement que le scrutin avait été violé ; après quoi ces trois ou quatre ineptes ambitieux se firent, à l'heure même, les chefs d'une opposition systématique, dont les jardiniers-fleuristes n'ont pas jusqu'à nos jours pu triompher.

« Aux fleurs succédèrent les arbres ; ils s'avancèrent deux à deux comme les grenadiers de la vieille garde, précédés par un gigantesque palmier, que la fierté de sa démarche, et la hauteur de son panache, avaient fait choisir à l'unanimité pour tambour major.

« Derrière lui, rangés par ordre de taille, depuis le cèdre jusqu'au genêt, tous marchaient d'un air fier et les branches au vent.

« Dans ce corps, il y avait beaucoup de concurrents. Les uns vantaient leurs fruits, les autres leur ombre, le palmier comptait sur sa grandeur, le buis sur sa dureté, le noyer mettait en avant la beauté de son bois, le frêne la blancheur de son écorce, l'acacia et le lilas embaumaient l'air de leur parfum, le genêt s'était poudré d'or, l'aubépine d'argent, le pêcher pliait sous ses fruits, l'oranger ressemblait à un gigantesque bouquet semé de pommes d'or, le saule se voilait poétiquement de sa belle chevelure, le grenadier portait sa plus splendide livrée. Eve eût sans doute élu ce dernier, car elle trouvait son costume charmant, et se proposait, à son exemple, de faire mettre des nœuds rouges à la première robe verte qu'elle commanderait ; mais Adam n'hésita pas, il choisit le chêne, sur lequel ses qualités essentielles, jointes à un très-grand air, avaient réuni le plus grand nombre des suffrages.

« Cette décision sans appel ruinait à tout jamais bien des espérances rivales, car, dans ce temps, il était bien compris que la royauté devait être héréditaire à l'avenir dans la famille des élus. Toutefois, comme les arbres sont un peuple sage, pacifique, les candidats malheureux approuvèrent eux-mêmes l'élection, et le bataillon, s'inclinant gravement avec un frémissement de feuilles des plus comme il faut, tourna par le flanc gauche, et alla prendre place auprès des fleurs.

« C'était le tour des insectes.

« — A vous, Eve, dit le premier homme à sa compagne, les insectes sont des fleurs animées ; et il inclina son sceptre pour les faire avancer.

« Les élections préparatoires avaient été des plus orageuses, dans ce peuple microscopique, uniquement composé de démocrates amis de l'égalité, principe en vertu duquel chacun aspirait à être le premier et à gouverner autocratiquement tous les autres.

« Au premier tour de scrutin, chaque candidat, ils l'étaient tous, n'avait pu réunir qu'une voix : la sienne ; on avait recommencé trois fois, trois fois le résultat avait été le même, ils ne voulaient pas en démordre. La cigale et le cri-cri avaient fait de beaux discours, où il était parlé de liberté, de patrie, de droit au travail, de réforme sociale. On avait crié à bas l'égoïsme, vive la république, et l'on avait revoté avec le même ensemble, chacun pour soi.

« Il en était résulté, qu'au lieu d'une liste de trois ou quatre noms, le bureau avait formé un catalogue complet des cinq cent trente-deux mille huit cent cinquante-sept individus, représentant toutes les espèces créées.

« Au premier signal, cette multitude de petits ambitieux partit en désordre comme des Arabes qui font une charge. Leur colonel provisoire, un superbe capricorne, avait beau crier : Citoyens, à vos rangs ! Les citoyens couraient, sautaient, volaient, se heurtaient, se culbutaient et tapageaient.

« Eve fut en un instant enveloppée d'un nuage de cri-cri, de moustiques, de sauterelles, de grillons, de mouches et de cousins. Il fallut qu'Adam, fatigué de ce tumulte, menaçât tous ces turbulents de les asperger d'insecticide, ou de les faire balayer à la mer par un coup de vent.

« Heureusement, les républicains ne sont pas braves, et la vue d'un flacon Vicat imposa silence aux plus fanfarons.

« Eve profita du calme commandé par la peur à toute cette cohue pour faire passer à quelques-uns des concurrents un rapide examen sur leurs diverses aptitudes.

« L'araignée se trouvait des plus proches.

« — A quoi es-tu bonne ? lui demanda la mère du genre humain.

« — Moi ! fit l'insecte, en déployant son filet, je te débarrasserai des mouches importunes.

« — Vraiment ? alors quoique tu sois bien laide, je te permettrai de t'établir dans un coin de ma maison.

« — Moi je te ferai une robe couleur du soleil, fit le ver à soie.

« — Et moi, je teindra en pourpre ton manteau royal, ajouta la cochenille.

« — Je t'annoncerai le printemps ! s'écria le papillon.

« — Et moi l'été ! riposta la cigale.

« — Moi ! moi ! moi ! crièrent de tous côtés des centaines de voix ; le tumulte recommençait.

« — Silence ! répéta Adam en frappant du pied, silence ou... et de la poche de son habit, il sortit le flacon de poudre jaunâtre, qu'il brandit d'un air terrible.

« Les insectes reculèrent avec précipitation, et l'ordre se rétablit.

« Qu'est-ce que cette goutte d'or fondu que tu me présentais sur une feuille rose, ma petite amie ? continua Eve, en s'adressant à une gentille petite mouche rayée de noir et de jaune.

« — C'est un plat de ma façon, répondit timidement l'insecte, et si Votre Majesté daignait y goûter, sa servante en serait bien honorée.

« — Quelle bassesse d'expression, citoyenne ! fit un gros nécrophore, en heurtant de son élytre une vieille punaise des bois placée à son côté.

« — C'est tout simplement de l'abjection, répondit la vieille tricoteuse avec colère.

« — En effet, s'écria un hanneton étourdi, comme tous ceux de son espèce, c'est une odeur insupportable.

« Le nécrophore leva les épaules d'un air de mépris, tandis que sa compagne, moins patiente, se mit à invectiver le pauvre hanneton d'une si belle manière, que, ne sachant plus quelle contenance garder, il alla se jeter, tête baissée, dans les pattes d'une grosse lucane, qui le reçut de la bonne façon.

« Notre mère était très-friande, ce fut même toujours son plus grand défaut ; elle goûta donc le miel, et, le trouvant excellent, elle en offrit la moitié à son mari, à qui il parut vraiment délicieux.

« — Comment te nommes-tu, ma petite ? demanda-t-elle à la jolie cuisinière.

« — Je suis l'abeille, pour vous servir, répondit celle-ci, en faisant la révérence.

« — Eh bien ! ma petite avette, je te fais reine, et je te promets de te faire construire, dans mon jardin, une jolie maison tout entourée de fleurs.

« — Non ! non ! nous ne voulons pas de reine, nous sommes tous égaux, vive la liberté ! vive la république ! cria-t-on de toutes parts, et aussitôt trois délégués du comité d'action, un scorpion, une guêpe et un gros bourdon, s'avancèrent pour présenter une protestation rédigée d'avance.

« L'irritation était si forte, les moustiques bourdonnaient avec tant de colère, et les chenilles hérissaient leur poil avec tant de fureur, que la mère du genre humain craignit qu'ils n'en vinsent à quelque violence ; elle prit donc une aiguille à son corsage, et en cassant la pointe qu'elle donna à sa protégée :

« — Tiens, lui dit-elle, voici pour te défendre contre les attaques dont tu pourrais être l'objet, fais t'en un dard, mais ne t'en sers qu'à toute extrémité.

« Puis, sans tenir compte des réclamations diffuses d'un bourdon noir, elle congédia d'un coup d'éventail l'insupportable petit peuple.

« Alors on vit la mer se couvrir d'écume sous les formidables coups de queues des requins, des espadons, des marsouins, des baleines et des cachalots. Des myriades de poissons, s'élevant à la surface des flots, firent resplendir au soleil leurs cuirasses d'or, de nacre et d'argent. On eût dit une immense mosaïque de pierres précieuses. En un instant, la grève se couvrit de bataillons de crabes et de homards, qui montaient à l'assaut de chaque rocher, et tout le long du rivage les coquillages, les méduses, les anémones de mer, les coraux et les madrépores, tressèrent une splendide guirlande.

« Adam fut étonné du nombre de ces sujets marins, avec lesquels il avait eu jusqu'alors si peu de rapports ; et il songeait bien plutôt à admirer le spectacle imposant que présentait leur multitude, qu'à leur donner un chef, quand un phoque sortant du sein de la mer, grimpa lentement la colline, pour déposer au pied de l'estrade un large disque de nacre, irisé des couleurs de l'arc-en-ciel, et sur lequel d'habiles for-

minifères, habituées à travailler la pierre, dans laquelle ils se logent au fond de l'eau, avaient gravé avec un art merveilleux le nom des principaux candidats.

« — Qui faut-il choisir ? demanda le roi de la création à sa compagne.

« — Seigneur, répondit-elle, vous ne visiterez probablement jamais par vous-même ce domaine, il me semble donc, qu'il serait bon d'y établir un lieutenant puissant et de mœurs douces, sur lequel vous puissiez compter.

« Le conseil était sage. Adam, qui avait en sa femme une confiance extrême, désigna la baleine pour le représenter. Les poissons plus calmes, et surtout plus sages que les insectes, n'élevèrent aucune réclamation, et sans faire entendre ni applaudissements ni murmures, ils s'enfoncèrent silencieusement dans les flots, de la surface desquels, comme d'une toile qui s'efface, disparut peu à peu la mosaïque qui la diaphané.

« Seuls, les crabes et les homards, assis au soleil sur les rochers du rivage, y demeurèrent par curiosité, pour assister en spectateurs désintéressés aux deux dernières élections.

« Quand les animaux à quatre pieds, qui formaient, du moins pour la force, le principal corps d'armée, reçurent l'ordre d'avancer, ils poussèrent un hurrah tellement fort, que les échos en furent ébranlés comme par le tonnerre, et, quand ils se mirent en mouvement, le sol s'ébranla sous leurs pas. La poussière qu'ils soulevaient en marchant les couvrait d'un épais nuage, en sorte qu'il fut impossible de rien distinguer, jusqu'à ce que, sur l'ordre du maître, le vent eût forcé cet incommode rideau à se déchirer.

« En ce moment la plaine présentait un aspect saisissant : les quadrupèdes marchaient en ordre de bataille, massés par bataillons, dont les éléphants, les rhinocéros, les lions, les ours, les bisons, les chevaux, les buffles et les tigres, formaient la première ligne. A la vue de ces mufles contractés, de ces cornes menaçantes, de ces yeux sanglants, de ces griffes d'acier et de ces crinières flottantes, Eve, dont c'était le tour de faire un choix, faillit se trouver mal ; heureusement, elle se remit en respirant un flacon d'eau de la reine de Hongrie, mais, se sentant trop émue, elle pria son mari de vouloir bien la remplacer.

« — Halte ! commanda le maître du monde, qui voulait épargner les nerfs de sa femme, et ménager sa provision d'eau de Hongrie.

« A ce commandement, l'éléphant leva sa trompe, le lion poussa un rugissement formidable, et le redoutable escadron s'arrêta net à vingt-cinq pas de distance, la queue tendue, le pied gauche en avant.

« — Que les candidats proposés à mon choix approchent de mon tribunal, cria Adam.

« Dix ou douze quadrupèdes au plus sortirent des rangs.

« — Parle le premier, toi qui es le plus gros, dit le maître à l'éléphant, quels sont tes droits ?

« — Les mêmes que ceux de la baleine, sire, force et douceur.

« — Et toi, tigre, pourquoi veux-tu régner ?

« — Je suis le plus cruel ! miaula l'animal féroce en montrant ces crocs énormes, je dévorerai tes ennemis.

« — Un roi doit protéger ses sujets, et non pas les égorger, fit sévèrement Adam ; quand je voudrai un bourreau, je te choisirai, retire-toi.

« Le tigre s'éloigna en rampant, parce qu'il est lâche, ainsi que tous les méchants, et alla se cacher en grondant.

« — Cheval, à ton tour, continua l'homme.

« — Je suis fort, hennit le cheval en se cabrant, je trainerai ton char ; je suis courageux, quand tu voudras combattre, je te porterai dans la bataille et je t'aiderai à vaincre.

« — Moi ! bêla doucement la brebis, la douceur est mon partage, l'hiver je te fournirai de chauds habits, et, en toute saison, je nourrirai tes enfants avec mon lait.

« — Moi, je travaillerai pour toi, ajouta le bœuf, et par mon labeur incessant, je forcerai le désert à se couvrir de fleurs et de fruits ; je remplirai tes greniers de blé, et tes caves de vin.

(A suivre.)

ON S'ACCOUTUME A TOUT



Madame Josaphat. — Je suis surprise de l'état dans lequel tu es arrivé hier soir. Il y a longtemps que je ne t'avais pas vu comme cela.

Monsieur Josaphat. — Allons ! Qu'est-ce qu'il y a ? Je te jure que j'étais sobre hier soir.

Madame Josaphat. — Je le sais ; mais je puis bien t'en exprimer ma surprise.

ESPRIT PRATIQUE



Fred, (à son ami qui vient de tomber dans le puits.)—Dis donc Tommy, si tu n'en reviens pas, me donnes-tu ta chèvre ?

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

CASSER SA PIPE

Comment l'expression *casser sa pipe* a-t-elle pu signifier *mourir* ?

Voici en quels termes il en est parlé dans les *Coulisses* de Joachim Duflot :

L'acteur Mercier, fort estimé des titis du boulevard du Temple, jouait le rôle de Jean Bart avec un entrain et une rudesse qui était fort appréciés du public de la *Gaité*. Jean Bart, comme on le sait, fumait la pipe, et pour être fidèle à la vérité historique, Mercier fumait la pipe en jouant le rôle.

La pièce eut une longue suite de représentations, ce qui permit à Mercier, de culotter une magnifique pipe, qui était devenue une curiosité. Aussi, tous les titis étaient-ils en admiration devant la pipe de Jean-Bart-Mercier. De son côté, l'acteur, orgueilleux de son ouvrage, ne s'en séparait jamais, même en dormant, si l'on en croit les on-dit.

Mais voilà qu'un jour la pipe tomba des lèvres de Mercier. " Quel dommage ! " s'écria-t-on, et on courut vers lui. L'acteur venait de s'affaïsser sur lui-même, il était mort. Le lendemain, en s'abordant, les titis se disaient tristement : " Tu sais bien, Mercier...—Eh bien ?—Il a cassé hier sa pipe pour de bon. "

TITI

L'origine du terme *titi* n'est donnée ni par le *Dictionnaire de la langue verte*, ni par les *Excentricités du langage*, ni même par Littré. Le seul ouvrage à ma connaissance qui parle de cette origine est le *Dictionnaire d'argot* de M. Francisque Michel, où je trouve ce qui suit :

Titi.—Espèce de personnage de mascarade.

Nous avions autrefois *mimi*.

Les *mimis* ont failli se brouiller avec les masques, etc.

Mais comme il n'est pas phonétiquement possible que *mimi* forme *titi*, j'ai cherché à expliquer ce dernier d'une autre manière, et j'ai été assez heureux pour y parvenir.

En picard, comme on peut le voir dans le *Glossaire* de l'abbé Corblet, on appelle *didé* (du verbe *dire*, à n'en pas douter) un bavard, un grondeur. Or, ne pouvait-il pas se faire que *titi* fût un terme de Picardie transporté à Paris et adopté après avoir subi la mutation de la consonne *d* en *t*, mutation qui s'explique entre deux consonnes de même ordre, deux dentales ?

Telle est mon étymologie. Est-elle vraie ? J'aurai le droit de la croire telle jusqu'à ce que le contraire me soit démontré.

BATTRE LA CAMPAGNE

Au propre, le verbe *battre*, construit avec un nom d'espace pour régime, et le sens *parcourir* en cherchant quelque chose ; ainsi on dit :

Les cavaliers *battent* la plaine ;—Nous *avons battu* tout le pays ;—Ils *battront* toute la ville, etc., etc.

Joint au mot *campagne*, ce verbe se dit, en langage militaire, des soldats qui poussent des découvertes vers l'ennemi afin de reconnaître ses positions.

Or, comme pour faire des reconnaissances, il faut errer plus ou moins, on a naturellement pris

cette expression au figuré, pour parler de quelqu'un dont l'esprit divague dans la fièvre, qui s'écarte de son sujet dans une discussion ou qui s'amuse à de vaines rêveries, à des imaginations n'ayant rien de réel, de possible.

ORGUE DE BARBARIE

D'après Littré, *Barbarie* est la corruption de *Barberie*, nom d'un fabricant de Modène. Quoique je n'ai rien pu trouver sur le dit fabricant, je me range à cet avis : car il me semble tout naturel qu'on ait dit à l'origine *orgue de Barberi*, comme ont dit tous les jours *piano d'Erard*.

BOIS DE CORDE

Pourquoi un certain bois à brûler s'appelle-t-il *bois de corde* ?

Pour une raison bien simple.

Autrefois, lorsque les bûcherons devaient compter avec leurs maîtres, ou les marchands avec les acheteurs, on plantait, pour mesurer le bois à brûler qui ne se mettait pas en fagots, quatre pieux hauts chacun d'autant de pieds, et formant un carré de huit pieds de côté ; et comme les dimensions de cette mesure se prenaient avec une corde, on appela naturellement *corde* la quantité de bois qu'elle pouvait contenir, puis, par suite, *bois de corde*, le bois de chauffage qui se débitait à la dite mesure.

BEAUTÉ DU DIABLE

Cette expression désigne cette espèce de beauté que la jeunesse donne aux figures les moins jolies, aux physionomies les plus insignifiantes.

Mais pourquoi cette beauté d'un moment s'appelle-t-elle *beauté du diable*, expression qui, prise à la lettre, devrait plutôt signifier une affreuse laideur ?

L'origine de cette expression se trouve, selon toute apparence, dans le vieux proverbe qui dit que le *diable était beau quand il était jeune*, allusion probable au temps où le diable figurait au rang des anges du ciel.

C'EST L'ŒUF DE COLOMB

Telle est l'expression dont on se sert en parlant d'une chose qu'on n'a pu faire et qu'on trouve facile après qu'elle vous a été enseignée.

Quant à l'origine de ce proverbe, voici comment elle est expliquée par Quitard :

Les détracteurs de Christophe Colomb lui disputaient l'œuvre de son génie, en objectant que rien n'était plus aisé que de faire la découverte du nouveau monde. " Vous avez raison, leur dit le célèbre navigateur ; aussi je n'en ai pas tant de la découverte que du mérite d'y avoir songé le premier. " Prenant ensuite un œuf dans sa main, il leur proposa de le faire tenir sur la pointe. Tous l'essayèrent, mais aucun n'y put parvenir. " La chose n'est pourtant pas difficile, ajouta Colomb, et je vais vous le prouver. " En même temps il fit tenir l'œuf sur sa pointe, qu'il aplatit en le posant. " Oh ! s'écrièrent-ils alors, rien n'était plus aisé. —J'en conviens, messieurs, mais vous ne l'avez point fait, et je m'en suis avisé seul. Il en est de même de la découverte du Nouveau Monde. Tout ce qui est naturel paraît facile quand il est une fois trouvé. La difficulté est d'être l'inventeur. "

FAVEUR

Voici pourquoi l'on donne ce nom à un petit ruban de soie :

Autrefois, les chevaliers qui se présentaient pour combattre dans un tournoi nommaient hautement les dames dont ils se déclaraient les esclaves et les serviteurs ; et, au milieu du tournoi, les dames donnaient à leurs champions des rubans, des gants de soie et autres récompenses de leur valeur et de leur dévouement.

Ces rubans, ces gants, etc., que les dames détachaient successivement de leurs propres vêtements, pendant l'ardeur de la joute, pour en armer les chevaliers et pour animer et soutenir leur courage, s'appelaient *faveurs*, de même que

le latin *favor*, qui s'employait pour désigner un témoignage de bienveillance, par exemple les applaudissements et tout signe d'encouragement donné au théâtre,

Quand les tournois disparurent, à la suite de celui de 1559, où Henri II fut blessé mortellement, les chevaliers continuèrent à porter publiquement les faveurs qu'ils avaient reçues des dames. Mais peu à peu le mot *faveur* perdit beaucoup de ses significations matérielles, et ne désigna plus que le petit ruban auquel nous donnons ce nom aujourd'hui.

AVOCAT, PASSONS AU DÉLUGE !

Cette locution est empruntée à la pièce des *Plaideurs* de Racine, où l'on trouve ce qui suit :

L'INTIMÉ, d'un ton pesant

...Puss donc qu'on nous permet de prendre Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre, Je vais, sans rien omettre, et sans prévariquer, Compendieusement énoncer, expliquer, Exposer à vos yeux l'idée universelle De ma cause et des faits renfermés en icelle.

DANDIN

Il aurait plus tôt fait de dire tout vingt fois Que de l'abrégé une. Homme, ou qui que tu sois, Diable, conclus, ou bien que le ciel te confonde.

L'INTIMÉ

Je finis.

DANDIN

Ah !

L'INTIMÉ

Avant la naissance du monde...

DANDIN, baillant.

Avocat, ah ! passons au déluge !

Cette expression, devenue proverbiale, peut s'employer toutes les fois que l'on veut prier familièrement quelqu'un d'abrégé le récit d'une affaire, qu'on le voit disposé à conter avec d'inutiles détails, au lieu d'arriver promptement au fait dont il s'agit.

On y retranche généralement l'interjection *ah* !

POINT D'ARCENT, POINT DE SUISSE

Après la conclusion de la paix qui suivit la célèbre victoire remportée par François Ier à Marignan, les Suisses guerroyèrent plusieurs années en Italie, pour y défendre, au profit de la France, cette même Lombardie qu'ils avaient perdue en combattant contre nous.

Mais leurs troupes étaient fort exigeantes ; il fallait les payer avec la plus grande régularité, ou s'exposer à les voir immédiatement rompre leur engagement.

Ce fut cet esprit intéressé des Suisses qui, probablement après que leur abandon de la partie nous eût fait perdre le duché de Milan, donna lieu chez nos soldats à l'expression *Point d'argent, point de Suisse*, expression voulant dire qu'on n'a rien sans argent, et qui nous est restée depuis comme proverbe.

ÊTRE SUJET À CAUTION

Le mot *caution* (du verbe latin *cavere*, prendre garde) désigne un engagement par lequel on répond pour un autre, et, par extension, celui même qui prend cet engagement.

Or, on dit d'une personne, d'une chose suspecte, sur laquelle on ne peut compter, qu'elle est *sujette à caution*, pour signifier que le peu de confiance que cette personne ou cette chose nous inspire l'assujétit en quelque sorte, dans notre esprit, à fournir une caution, une garantie :

Vous me semblez un peu *sujette à caution*.

(REGNARD)

Ces choses-là sont un peu *sujettes à caution*.

(MOLIÈRE.)

—Si la chaleur continue, ce sont les débiteurs qui vont avoir le beau rôle.

—Pourquoi cela ?

—Parcequ'ils ont des créanciers pour leur rafraîchir la mémoire.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

XX

(Suite.)

Un assez long silence suivit la réponse de de Morvan, Nativa, malgré son assurance ordinaire, semblait atterrée.

— Je vous assure, chevalier, répondit Nativa avec une certaine émotion, que je n'attache pas la même pensée que vous au rôle que vous refusez. Je crois qu'employer la ruse est chose permise lorsqu'il s'agit de rendre un immense service à l'humanité, de faire cesser les brigandages, de punir des monstres de férocité. Cependant, je comprends vos scrupules ; j'ajouterai même qu'ils augmentent, encore mon estime pour vous.

Nativa garda le silence pendant quelques secondes, puis souriant au chevalier avec cette grâce naïve et enfantine que les femmes espagnoles poussent, toujours avec un succès assuré, jusqu'au sublime de la coquetterie :

— Vous voilà, chevalier, lui dit-elle, revenu sans grandes fatigues d'un long voyage. . . .

— Mais il se fait tard, ajouta Nativa, et je dois vous quitter, Chevalier, votre bras.

Elle se leva, et prenant le bras de de Morvan, elle descendit dans le jardin des Tuileries. Au moment où le chevalier sortait de l'établissement de Renard, un laquais lui présenta la note de la collation restée intacte sur la table ; cette note se montait à quarante-quatre livres : le jeune homme remit au laquais huit écus de six livres et poursuivit son chemin.

A peine de Morvan et Nativa avaient-ils fait une centaine de pas, qu'ils rencontrèrent ces mêmes jeunes seigneurs, c'est-à-dire de Broglie, Canillac, de la Fare, etc., qui deux heures auparavant avaient accosté avec si peu de respect et tant de laisser-aller la fille du comte de Monterey !

— Tudieu ! s'écria l'un d'eux, dont les yeux animés et le teint brillant permettaient de supposer qu'il sortait de tenir glorieusement table ; tudieu ! chers amis, le hasard nous favorise ! Voici notre énigme d'avant dîner. Rions un peu !

— Monsieur, lui dit de Morvan, cela me contrarierait horriblement de passer mon épée au travers du corps d'un homme sans défense, toutefois, comme il m'est impossible de m'arrêter en ce moment, puisque je suis avec madame, c'est ce que je serai obligé de faire si vous essayez encore d'avoir de l'esprit. . . Oh ! ne vous désolerez pas ! si vous voulez bien prendre la peine de m'attendre, dans cinq minutes je serai de retour.

— Tiens, mais cela me sourit assez, répondit le jeune seigneur, en saluant gracieusement de Morvan. Vous m'avez l'air, monsieur, d'un homme fort agréable dans la conversation, et assez solidement campé sur la hanche. Veuillez présenter mes excuses à madame, et ne pas vous presser ! Je vous attendrai, s'il le faut, jusqu'à ce soir plutôt que de manquer votre retour.

— Quelle folie, chevalier ! dit Nativa à voix basse. Aller ainsi exposer, sans motif, votre vie ! . . .

— Merci de cet intérêt, mademoiselle, répondit de Morvan en aidant Nativa à monter dans son carrosse qu'elle avait laissé près de la porte de la Conférence. Mais ne craignez rien ; les épées bretonnes valent mieux que celles des muguets de Paris et de Versailles.

— N'importe, j'enverrai dans une heure à votre hôtel pour savoir de vos nouvelles. . . Pensez à moi . . . au revoir ! . . .

— Le carrosse partit, et de Morvan le cœur joyeux, en songeant que Nativa redoutait pour lui un danger, resta à la même place jusqu'à ce que le carrosse fût hors de sa vue.

— Allons retrouver à présent mon muguet, se dit-il, puis il se dirigea d'un pas rapide vers l'endroit du jardin des Tuileries où il avait laissé son adversaire inconnu.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le jeune homme qui avait si malhonnêtement arrêté Nativa, tandis qu'elle était au bras de de Morvan, se nommait le vicomte de Châtillon ; il avait vingt ans, quarante mille livres de rente, et était attaché à la maison de Monsieur, frère du roi.

De Brancas et le marquis de la Fare le sermonnaient doucement sur sa vivacité, lorsqu'en voyant apparaître de Morvan, ils se turent.

— Messieurs, dit le Breton en les saluant, politesse que les courtisans s'empressèrent de lui rendre ; messieurs, j'étais fort affairé tout à l'heure lorsque vous avez bien voulu vous occuper de moi, et je n'ai pu remarquer celui de vous qui m'a fait l'honneur de me promettre ici d'attendre mon retour.

— Monsieur, c'est moi, répondit le vicomte en s'avancant. Vous me voyez encore tout ébaubi des falbalas de votre déesse ! . . . Tudieu ! je donnerais cinquante pistoles pour la connaître plus intimement.

Ces paroles, débitées avec une impudence rare firent monter le sang aux joues de de Morvan ; mais, comprenant que tout emportement serait de mauvais goût et l'exposerait, — ce qu'il craignait par-dessus tout, — à jouer un rôle ridicule devant des courtisans, il parvint, grâce à un puissant effort de volonté, à refouler sa rage dans son cœur sans en rien laisser paraître sur son visage.

— Je ne vous cacherais pas, monsieur, dit-il d'un ton gracieux en s'adressant au vicomte de Châtillon, qu'à peine arrivé de province, je suis encore peu au courant des ressources de Paris : seriez-vous assez bon pour vouloir bien m'indiquer l'endroit où je dois me rendre pour vous couper la gorge ?

— Tout de suite, monsieur, répondit tranquillement le vicomte de Châtillon ; laissez-moi toutefois vous exprimer auparavant, et combien votre caractère me plaît et la joie que j'éprouve d'avoir fait votre connaissance. Vous êtes un homme à conserver ! Foi de gentilhomme, à moins d'un coup de maladresse, je ne vous tuerais pas !

— Et moi, monsieur, en reconnaissance du divertissement que vous me procurez, je m'engage à vous blesser seulement ! . . . Cela vous déplairait-il beaucoup d'avoir l'épaule percée de part en part ?

— Va pour l'épaule de part en part, répéta Châtillon en riant.

— Allons, Châtillon, voilà qui est assez plaisanter, dit le marquis de la Fare en se mêlant à la conversation. Tu n'as pas trop mal attaqué, et monsieur, pour un homme qui arrive de province, s'est assez bravement défendu. Que tout soit fini !

Jusqu'alors de Morvan, à peu près assuré, s'il avait le désavantage dans le dialogue, de reprendre sa revanche sur le terrain, avait supporté d'assez bonne grâce les mauvaises plaisanteries de son adversaire.

En voyant La Fare intervenir dans ce débat et essayer de lui donner une issue pacifique, l'insulte qu'il avait reçue se représenta à de Morvan dans toute son étendue, et, cessant de se contraindre, il se laissa aller à toute sa colère.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ? demanda-t-il brusquement à son adversaire.

— Le vicomte de Châtillon, pour vous servir !

— Eh bien ! jour de Dieu ! si vous tardez encore cinq minutes à mettre l'épée à la main, je proclamerai partout que le vicomte de Châtillon est un manant et un lâche !

A cette injure sanglante, le vicomte de Châtillon pâlit affreusement et porta la main à son épée.

— A présent, monsieur le chevalier, que le combat est devenu inévitable, je dois vous avertir que je ferai tout mon possible pour avoir l'honneur de vous tuer. Si vous voulez bien prendre la peine de me suivre, cinq minutes nous suffiront pour nous rendre au Grand-Cours.

On désignait en 1695, par Grand-Cours la promenade contiguë à celle du Cours-la-Reine.

Quelques années plus tard, le Grand-Cours, planté d'arbres, prit le nom, qu'il porte encore aujourd'hui, des *Champs-Élysées*.

— Ne craignez-vous pas, messieurs, que nous ne soyons dérangés ? demanda de Morvan aux jeunes seigneurs, lorsqu'ils furent arrivés sur le lieu désigné pour le combat ; j'aperçois de tous les côtés des promeneurs.

— Que cela ne vous inquiète point, lui répondit de La Fare, nos précautions sont prises.

Le marquis, tout en prononçant ces mots, frappa à la porte d'une maisonnette ; cette maisonnette, ainsi qu'un petit jardin qui en dépendait, était entourée par une haie, vive et touffue, barrière infranchissable aux regards des curieux et des passants.

La porte s'ouvrit aussitôt et les jeunes gens entrèrent.

— Antoine, dit le marquis de La Fare en s'adressant au gardien de la maisonnette, vieux paysan à la figure calme et placide, va préparer le lit et envoie quérir un médecin.

Antoine était, à ce qu'il paraît, fort habitué à ces sortes d'affaires, car cet ordre ne lui causa ni émotion ni surprise. Les jeunes gens passèrent dans le jardin.

Une large allée bien battue et sablée avec soin coupait le jardin en deux, et présentait un excellent terrain pour tirer l'épée. De Morvan s'empressa de jeter bas ses vêtements : son adversaire l'imita.

— Monsieur le chevalier, lui dit le vicomte de Châtillon, je dois vous répéter que mon intention formelle est de vous charger vigoureusement et à outrance. Vous êtes de trop bonne noblesse pour que je songe à vous ménager. . .

— Je vous remercie infiniment de vos bienveillantes intentions, répondit de Morvan ; quant à moi, vicomte, je vous demanderai la permission, en ma qualité de Breton tenace, de persévérer dans mon premier dessein.

— Quel dessein, je vous prie, chevalier ?

— De vous traverser l'épaule. . .

— Ah ! c'est juste. J'avais oublié le coup d'épée promis. . .

Nocé et Canillac, par suite d'un accord tacite, se placèrent alors près de de Morvan, qui les remercia de leur concours par une inclination de tête ; La Fare et de Broglie se rangèrent à côté de Châtillon. Les deux adversaires mirent l'épée à la main et tombèrent en garde.

— Allez, messieurs, dit le marquis de La Fare.

La partie s'engagea.

II

De Morvan passait pour être d'une force supérieure aux armes ; et certes il méritait cette réputation. Il joignait à une vivacité de main inouïe, ce calme et cet à-propos d'esprit qui ne livrent rien au hasard et savent tirer un immense parti des moindres circonstances.

Grisier, la plus haute expression de l'art de l'escrime de nos jours, donnerait dix ans de sa vie pour créer un pareil élève.

Toutefois, comme le jeune homme accordait bien malgré lui, et sans qu'il se l'avouât, une sorte de supériorité en toutes choses aux courtisans français sur les nobles de province, il se tint, en engageant l'action, sur une réserve et une défensive prudentes : il lui semblait qu'il représentait en ce moment sa bien-aimée Bretagne, et il eût préféré être tué par accident, une heure plus tard, à recevoir alors une simple égratignure.

Le vicomte de Châtillon était un habitué des académies d'escrime ; aussi une demi-minute lui suffit-elle et au delà pour s'apercevoir de l'adresse réellement supérieure et redoutable de son adversaire.

Bientôt, il fut évident pour les témoins de ce duel que Châtillon devait finir par avoir le désavantage.

Pourtant de Morvan, froid et impassible, se tenait toujours sur la défensive et n'attaquait pas ; seulement, jamais la pointe de son fer ne s'éloignait, dans une parade inutile, d'une distance d'un pouce du corps de son adversaire, dont elle neutralisait les efforts.

Ce dernier, exaspéré par la résistance inouïe qu'il rencontrait et désireux d'en finir, se livra plusieurs fois en risquant des coups d'une grande témérité et dont plusieurs faillirent réussir.

Les témoins commençaient à ne plus rien comprendre à la conduite de de Morvan.

— Mille tonnerres ! s'écria enfin le vicomte avec une véritable fureur, il me semble, chevalier, que vous affectez de me ménager.

— Nullement, vicomte, je vous jure ! J'attends le bon moment.

— Et il ne vient pas, à ce qu'il paraît, ce bon moment ?

— Je vous demande pardon, le voici !

De Morvan, trompant alors avec une rare habileté le fer de son adversaire, se fendit sur lui avec une prodigieuse vivacité en tirant dans une feinte.

Châtillon laissa tomber son épée : puis essayant de sourire :

— Je ne me rends pas trop compte de cette botte, dit-il, mais je ne puis me dissimuler qu'elle ne soit réussie ; il faudra, chevalier, que vous me l'expliquiez un de ces jours à l'académie. Votre jeu est un peu sauvage ; au total, il ne manque pas de mérite. Je vous reconnais non-seulement pour un lancier remarquable, mais encore pour un tireur de première force !

Le jeune homme pâlit : la tache de sang qui trahissait sur sa chemise l'endroit touché par l'épée de de Morvan, s'agrandissait à vue d'œil.

MM. de La Fare et de Broglie, craignant que le vicomte ne tombât, se précipitèrent pour le recevoir dans leurs bras.

Châtillon les repoussa doucement.

— Grâce à Dieu, dit-il, je n'en suis pas encore à la pâmoison !

Puis, se tournant vers de Morvan, il ajouta : Me permettez-vous, monsieur le chevalier, de vous donner une embrassade et de vous adresser une question ?

— Pourquoi, je vous prie, ne m'avez-vous pas tué, ce qui vous eût été facile ?

— Tenez-vous absolument à une réponse, vicomte ? dit le gentilhomme breton, embarrassé et hésitant,

— Mais, certes ! et beaucoup même !

— Eh bien ! reprit de Morvan, c'est que je vous avais promis de vous blesser à l'épaule et que je devais remplir mon engagement !...

— Ah ! chevalier, je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point ce dernier trait de délicatesse me touche ! Tenez, entre nous deux, ce sera, si vous le voulez bien, à la vie, à la mort.

Le vicomte de Châtillon sentait que sa force l'abandonnait et ne voulant pas laisser deviner sa faiblesse quitta le jardin et rentra dans la maisonnette.

— Que je ne vous retienne pas, messieurs, dit-il à ses amis, je ne me consolerais jamais de vous avoir pris une soirée. Allez à vos plaisirs. Ah ! La Fare ! rends-moi encore le service de m'envoyer une garde-malade. La petite Olympe de l'Opéra, par exemple. Cette fille est d'une bêtise sans bornes, elle m'aidera à m'endormir.

Une fois que Châtillon fut couché, ses amis s'éloignèrent.

— J'espère, chevalier, dit de la Fare en s'adressant à de Morvan, que vous ne nous quitterez pas et que nous achèverons la journée ensemble. Nous allons retourner au cabaret de Renard, où des créatures à qui nous avons donné rendez-vous doivent nous attendre : nous terminerons la soirée par un lansquenet.

La première pensée de de Morvan fut pour un refus, mais le désir de voir dans l'intimité ces jeunes seigneurs parisiens dont il avait si souvent et si diversement entendu parler à Nantes, le fit changer de résolution ; il accepta l'offre du marquis de La Fare.

III

Quatre heures plus tard, de Morvan après avoir pris sa part d'un magnifique souper, égayé par la présence de plusieurs divinités de l'Opéra, s'asseyait, la tête un peu troublée par les vapeurs du vin, devant une table de lansquenet.

— Que faites-vous ? lui dit de Brancas, qui tenait la banque.

Des vingt écus qu'Alain lui avait prêtés, de Morvan en avait dépensé huit pour la collation servie à Nativité ; il lui en restait donc encore douze, soit soixante-douze livres.

Cinq pistoles, répondit-il à de Brancas, car il ne voulait pas, après s'être si bien tiré de son duel, montrer une avarice de provincial.

— Vous avez gagné ! dit peu après de Brancas en poussant devant de Morvan quatre-vingt-dix livres.

— Pardon, mais je n'ai joué que cinq pistoles, soit cinquante livres.

— Ah ! je comprends, dit de Brancas en riant, vous vous figurez que les pistoles de Paris sont comme celles appelées en province pistoles de compte, et qui valent dix livres. Erreur ! cher chevalier, nous ne connaissons ici que la pistole d'or de dix-huit livres.

Le jeune homme, contrarié de recevoir plus qu'il n'avait exposé, joua, le coup suivant, ses quatre-vingt-dix livres. Il gagna.

— Cent quatre-vingt livres ! disait-il peu après en répondant au banquier qui l'interrogeait sur son enjeu.

Encore une fois la chance se déclara pour le Breton.

De Morvan, en toute autre circonstance, se serait contenté probablement de ce bénéfice ; mais la crainte de laisser deviner sa pauvreté le retint, et le coup suivant il laissa ses trois cent soixante livres sur la table : la banque perdit encore.

— Vive Dieu ! notre jeune ami, lui dit le marquis d'Effat, pour peu que votre veine

continue et que vous ayez le courage d'en profiter, vous pourrez acheter la province de Bretagne.

Cette plaisanterie empêcha de Morvan de se distraire une certaine somme de son gain.

Il joua ses sept cent livres.

— Encore gagné ! reprit peu après d'Effat. Chevalier, on prétend que les gentilhommes de province possèdent au suprême degré l'art de l'économie ; que retirez-vous de votre enjeu ?

— Rien, marquis, répondit de Morvan d'un air indifférent.

Une demi-minute plus tard, le chevalier se trouvait à la tête d'un capital de deux mille huit cent quatre-vingt livres !

Les dames de l'Opéra, qui jusqu'alors n'avaient pas fait grande attention à de Morvan, commencèrent à l'examiner fort sérieusement, et se rapprochèrent de lui. Il devenait une affaire.

Qu'eût dit Alain, s'il eût vu son maître assis devant une grosse poignée d'or et entouré de jeunes femmes scandaleusement décolletées ?

Notre intention n'est pas de fatiguer le lecteur par le récit détaillé des phases que présente la partie de lansquenet.

A onze heures, de Morvan possédait dix mille livres.

On venait de passer les cartes à de Morvan dont c'était le tour de tenir la banque, lorsque la porte s'ouvrit et un homme au teint fatigué et flétri entra dans le salon.

Des cris de joie retentirent autour de la table de jeu ; les dames de l'Opéra quittèrent de Morvan, et furent embrasser le nouvel arrivé, qui accepta fort gracieusement quoiqu'en homme un peu blasé, leurs expansives avances.

— Viens t'asseoir à mes côtés, cher ami, lui dit de Brancas. Voilà un siècle, au moins quarante heures, que nous ne t'avons vu. Le bruit se répandait déjà que tu étais parti pour Rome, où le pape t'avait fait demander. Que se passe-t-il donc de nouveau.

— Rien. On prétend seulement que monseigneur le duc de Chartres est amoureux à en perdre la tête.

— Qui peut savoir cela mieux que toi ? répondit de La Fare en riant.

— Moi ! Est-ce que ces choses-là me regardent ?

L'inconnu se tut un instant ; puis d'un regard circulaire, passant en revue les gens assis autour de la table de jeu :

— Qui de vous, messieurs, ajouta-t-il, connaît le seigneur Sandoval, comte de Monterey, et est à même de me donner des renseignements sur sa fille, la délicieuse Nativité ?

A cette question, à laquelle il s'attendait si peu, de Morvan sentit un frisson glacial passer le long de son corps.

L'homme qui venait de parler était l'ancien précepteur du duc de Chartres, fils de Monseigneur frère du roi, l'abbé Dubois.

Tout le monde sait le rôle plutôt encore ignoble qu'odieux que joua Dubois vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle : les événements importants auxquels ce misérable personnage prit part ont donné une place à son nom dans l'histoire.

De Morvan n'avait jamais entendu parler jusqu'à ce jour, de ce personnage puissant et dangereux.

Il fallait au gentilhomme breton déployer une force rare de caractère pour pouvoir résister à l'envie qu'il éprouvait de demander à l'abbé une explication.

Toutefois il espéra que cet éclaircissement jaillirait bientôt de la conversation ; et en effet, son espoir ne fut pas trompé.

— Dis donc, l'abbé, s'écria le marquis

d'Effiat, qui gardait toujours vis-à-vis de Dubois un air visible de familiarité protectrice, est-ce que cette fois monseigneur est sérieusement épris.

—On le prétend, marquis.

—Quelle est donc cette Nativa que tu qualifies, l'abbé, de séduisante ? dit de Brancas ? Mérite-t-elle cette épithète, d'un si grand poids dans ta bouche ?

—Je n'ai entrevu cette jeune fille qu'en passant, répondit Dubois ; eh bien ! là, franchement, dussiez-vous m'accuser de tomber dans le platonisme le plus honteux, je vous avouerai que sa beauté resplendissante, son air fier, digne et enfantin tout à la fois, sa démarche sans pareille et son maintien merveilleux, m'ont causé une admiration profonde, presque de l'émotion ! Je ne serais pas étonné que monseigneur l'aimât quinze jours suivis !

—Je serais bien curieux, monsieur l'abbé, de voir cette merveille ! s'écria le jeune de Broglie.

—Un peu de patience ! je m'arrangerai de sorte, c'est-à-dire on s'arrangera de sorte à la faire paraître à la fête que Sa Majesté donne à Versailles lundi prochain.

—Et vous prétendez, monsieur, dit à son tour de Morvan, qui avait peine à dissimuler son émotion, que la senorita Nativa aimera monseigneur le duc de Chartres ?

—Moi ! du tout. Je sais parfaitement que les femmes n'aiment pas : seulement, elles se laissent aimer, répondit Dubois en regardant avec curiosité de Morvan.

—Ainsi, d'après vous, mademoiselle Sandoval doit devenir infailliblement la maîtresse du duc ? reprit le gentilhomme en affectant un sang-froid que démentaient l'animation de son regard et la pâleur de son visage.

A cette nouvelle question de de Morvan, Dubois l'examina avec plus d'attention encore que la première fois.

—Je n'oserais soutenir une pareille chose, dit-il, les yeux fixés sur ceux du jeune homme ; car si cette petite Nativa a déjà un amant et un amant nouveau, elle repoussera peut-être, quoique cette supposition soit peu probable, les avances de monseigneur !

—Nativa, un amant ! s'écria de Morvan avec explosion et en se levant de sa chaise, vous en avez menti, misérable !

—Ah ! chevalier dit le marquis d'Effiat d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, prenez garde, voilà que vous allez effaroucher Dubois, et je vous avertis que nous tenons beaucoup à la société de notre excellent abbé.

La violente sortie de de Morvan avait causé une assez vive émotion parmi les courtisans : les conversations et le jeu s'étaient arrêtés.

L'abbé Dubois fut le premier qui rompit le silence :

—Mille remerciements, marquis, dit-il à d'Effiat ; puis, se retournant vers de Morvan :

—Vous voudriez nous donner à supposer, jeune homme, continua-t-il en lui adressant un charmant et amical sourire, que vous êtes au mieux dans les bonnes grâces de la fille du comte de Monterey ; cette tactique serait adroite si elle n'était usée. Croyez-moi, vous êtes assez jeune et d'assez bonne mine pour pouvoir vous mettre en évidence sans avoir recours à de pareilles supercheries ! Se vanter est une vieille mode des règnes passés, qui n'a plus cours aujourd'hui ! vous manquez d'usage !

Cette réponse adroite et impertinente plaçait de Morvan sur un mauvais terrain : il se résolut d'attendre qu'un prétexte lui permit de prendre sa revanche.

IV.

De Morvan voyant la partie recommencer et perdant l'espoir de saisir une occasion de se venger de l'impertinence de Dubois, se pencha vers une des femmes de l'Opéra placée à ses côtés :

—Quelle est donc, madame, je vous prie, lui dit-il tout contre l'oreille, cette espèce d'abbé si impudent et si mal appris ?

A cette question la danseuse partit d'un bruyant éclat de rire.

—Quoi ! chevalier, lui répondit-elle en le regardant tendrement, car cette ignorance de de Morvan, en lui apprenant combien le jeune homme était étranger à la société et à la vie parisiennes, lui laissait entrevoir un avenir à exploiter ; quoi ! vous n'avez jamais entendu parler de Dubois ?

Alors, baissant à son tour la voix, la danseuse prononça quelques mots. De Morvan rougit et pâlit coup sur coup.

—C'est impossible ! dit-il. Des gens de qualité comme messieurs de La Fare, de Brancas, d'Effiat, ne consentiraient pas, si cela était, à admettre un pareil homme dans leur intimité.

—Ah ! chevalier, si vous connaissiez la noblesse comme je la connais, reprit toujours en riant la danseuse, cette intimité vous paraîtrait la chose la plus simple du monde ! Et puis, après tout, c'est un brave homme que Dubois. Je vous assure qu'à certaines heures on est encore fort heureux de le trouver !

—Chevalier ! s'écria en ce moment de Nocé, l'on a passé votre tour par erreur : à vous la main ! Quelle banque faites-vous ?

—Je regrette de ne pouvoir continuer ce lansquenet, répondit de Morvan en se levant : je dois partir !

—Comment donc ! mais vous êtes tout à fait dans votre droit, chevalier, dit de Broglie. Les joueurs qui restent sur leur gain sont, au contraire, très fort estimés ; on les appelle des hommes de caractère.

—Je vous prie de croire, monsieur, que si je cesse de jouer, ce n'est nullement avec l'intention de réaliser un bénéfice !

—Ah ! ah ! un rendez-vous d'amour, sans doute avec la belle Nativa, ajouta Dubois d'un air moqueur. Sacrebleu ! jeune homme vous êtes un heureux mortel !

Ces paroles, prononcées si mal à propos par l'abbé, élevèrent au comble l'indignation de de Morvan.

—Monsieur, lui dit-il lentement et en attachant sur lui un regard chargé de mépris, si vous étiez, soit de ma condition, soit même un honnête roturier, je m'en rapporterais à mon épée du soin de châtier votre impertinence ; avec un drôle tel que vous, tout rapprochement, vous devez le comprendre, quelque éhonté que vous soyez, est impossible ! Si je refuse de continuer le jeu, c'est que je viens d'apprendre quel honteux eustre vous êtes, et que je me regarderais comme déshonoré si je restais plus longtemps en votre compagnie.

Cette virulente apostrophe fut suivie d'un profond silence : les courtisans comprenant que de Morvan avait raison, et ne tenant nullement, quoique ses paroles constituassent une insulte indirecte, pour eux, à venger l'injure de Dubois, se sentaient fort gênés. Quant au misérable abbé, sa pâleur livide, ses paupières dilatées par la rage, ses poings crispés, prouvaient combien, malgré son effronterie et son impudeur, il était sensible à l'outrage qui venait ainsi publiquement de l'atteindre en plein visage.

—S... mille tonnerres ! s'écria-t-il en laissant tomber coup sur coup une dizaine de gros jurons ; s... mille tonnerres, vous

ne porterez pas, mon hobereau, cette impertinence en paradis ! Ah ! vous faites le rodomont et le matamore avec moi ! Voyons, mon petit monsieur, oseriez-vous bien me donner votre adresse ?

—Je vous répète, répondit froidement de Morvan, qu'entre vous et moi il ne peut y avoir rien de commun ! Si je ne vous ai pas déjà imposé silence avec ma canne, c'est par respect pour les personnes ici présentes. Quant à mon adresse, je suis loin de la cacher : je demeure.

—Il est inutile que vous donniez votre adresse à l'abbé, interrompit vivement de Nocé. Qu'est-ce que vous voulez qu'il en fasse ?

—Monsieur le comte ! s'écria Dubois en regardant de Nocé de travers.

—Eh bien ! quoi, l'abbé, reprit de Nocé, ne vas-tu pas me chercher querelle à présent parce que j'essaie d'assoupir cette affaire ? Dame ! que veux-tu, mon cher ; au fond, M. le chevalier a raison. Tu ne vaux pas grand chose, et il faut que nous soyons d'affreux corrompus comme nous le sommes pour être de tes amis.

—Allons bon ! voilà de Nocé qui passe à l'ennemi, dit Dubois, qui, changeant de ton et de figure, parut prendre la brutale franchise du courtisan pour une plaisanterie, et se mit à grimacer un sourire. Nocé, à l'occasion, je me ressouviendrai de cela.

Le misérable disait vrai, Nocé devait payer de l'exil, vingt ans plus tard, le jour où Dubois fut nommé premier ministre, son intervention de cette soirée.

De Morvan se disposait à partir lorsque le marquis d'Effiat s'adressant à lui :

—Monsieur le chevalier, lui dit-il froidement, comme vous ne faites pas partie de la cour et que nous n'avons pas l'honneur d'être personnellement connus de vous, veuillez emporter les dix milles livres qui vous reviennent. D'Effiat prit à ses voisins cinq rouleaux d'or contenant chacun deux milles livres, et les remit à de Morvan.

—Ma foi, toute cette discussion, survenue si mal à propos au beau milieu de nos plaisirs, a tourné mon esprit au sombre, dit de Nocé. Mes amis, au revoir, je vais me coucher.

—Sans rancune, n'est-ce pas ? cria Dubois en souriant à de Nocé qui s'en allait.

—Te garder rancune, l'abbé, à Dieu ne plaise ! N'est-on pas heureux d'avoir pour compagnon l'homme doué de l'âme la plus noire et de l'esprit le plus brillant du royaume ? Je suis tout à toi !

De Nocé et de Morvan sortirent en même temps.

—Chevalier, dit le premier, quand on porte dix mille livres sur soi, et que minuit est sonné, il n'est pas prudent de courir à pied les rues de Paris. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter une place dans mon carrosse ? Je vous jetterai, en passant, chez vous.

(A suivre.)

Entre voyous :

—Croyais-tu que j'ai payé une tinette de beurre cinquante dollars, la semaine dernière ?

—Fichtre ! Il devait avoir gout d'amande !

—Gout d'amande et des frais. Le commis n'y était pas lorsque je l'ai acheté ; mais il m'a pincé au moment où je prenais la rue Craig.

—L'ami, vous nous disiez que c'était une bonne place pour la pêche ; mais nous n'avons rien pris.

—C'est précisément pour cela que c'est une bonne place ; la pêche dure bien plus longtemps quand on ne prend pas de poisson.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juillet.

15,602 par jour.

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES, pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

— LE GRAND —

PANORAMA DE JERUSALEM

Et le Crucifiement

Représentant de grandeur naturelle, les montagnes de SION, des OLIVIERES et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUEES, et les caravanes en chemin pour la VILLE SAINTE, les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

Coin des rues Ste. Catherine et St. Urbain.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

(RECOUVERTES DE SUCRE.)

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE,

21 RUE ST. LAURENT

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

CHAPEAUX,

CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

PRIX TRES MODERES

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES,

LIVRES,

BROCHURES,

PAMPHLETS,

AFFICHES,

CARTES DE VISITE,

CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES,

ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES,

ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES,

BLANCS DE TOUTES SORTES,

ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

VIENT DE PARAÎTRE

La Vérité sur la Question Métisse

RÉCIT DE GABRIEL DUMONT

LES EVENEMENTS DE 1885 AU NORD-OUEST.

PRIX :

\$1.00 le volume Broché, pour le Canada
\$1.25 " " les Etats-Unis
\$1.40 " Cartonné, pour le Canada
\$1.60 " " les Etats-Unis

Moins les Frais de Poste

Pour détails s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE

69 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.